

L'ACTION UNIVERSITAIRE

SOMMAIRE

En Marge du Grand Meaulnes	<i>Paul M. Cru</i>	1
Dumbarton Oaks	<i>Marcel Roussin</i>	9
Un Romancier regarde Montréal	<i>Rex Desmarchais</i>	15
Notre Faculté des Lettres	<i>Chanoine A. Sideleau</i>	23
La Technique des Tests	<i>Paul L'Archevêque</i>	28
Un Pays Martyr : la Norvège	<i>André Lioran</i>	31
En marge de	<i>Guy Sauvage</i>	34
La Vie Intellectuelle :		
Le Congrès s'amuse	<i>Roger Duhamel</i>	38
Les Livres	<i>Jean-Pierre Houle</i>	41
Échos et Nouvelles		43

Association Générale des Diplômés de l'Université de Montréal

COMITÉ EXÉCUTIF :

M. Jules Labarre, président ;
M. Gérard Parizeau, 1er vice-président ;
M. Lucien Piché, secrétaire ;
M. Henri Gaudefroy, trésorier ;
M. René Guénette, président du comité de publication ;
Dr Stephen Langevin, ancien président ;
Dr Louis-Charles Simard, président sortant de charge.

CONSEIL GÉNÉRAL :

Les membres du comité exécutif et les délégués suivants :

Agronomie : M. Henri C. Bois et M. Gustave Toupin ;
Chirurgie dentaire : Dr Alphonse Plessis-Belair et Dr Adolphe L'Archevêque ;
Droit : Me André Montpetit et Me Émile Masicotte ;
H.E.C. : M. Jean Nolin et M. Roland Philie ;

Lettres : M. Jean Vallerand et M. Jean Houpert ;
Médecine : Dr Oscar Mercier et Dr J.-A. Vidal ;
Médecine vétérinaire : Dr Paul Villeneuve et Dr G.-T. Labelle ;
Optométrie : M. Léopold Gervais et M. Charlemagne Bourcier ;
Pharmacie : M. Rodolphe Dagenais et M. Léopold Bergeron ;
Philosophie : M. Damien Jasmin et M. l'abbé J.-Bernard Gingras ;
Polytechnique : M. Léon Duchastel et M. Roland Bureau ;
Sciences : M. Gustave Prévost et M. Roger Lamontagne ;
Sciences sociales : Mlle Rolande Provencher et M. Paul-Galt Michaud ;
Théologie : M. l'abbé Maurice Gagnon ; M. l'abbé Irénée Lussier ;
Le président de l'Association générale des étudiants ;
Trésorier honoraire : l'honorable Henri Groulx ;
Vérificateur honoraire : M. Jean Valiquette (H.E.C.).

COMITÉ DE PUBLICATION :

M. René Guénette, président ; MM. Roger Beaulieu, Rex Desmarchais, Raymond DesRosiers, Roger Duhamel, Alfred Labelle, Léon Lortie, Jean Nolin, Fernand Seguin, M. l'abbé J.-Bernard Gingras.

COMITÉ DES RECHERCHES :

Dr Louis-Charles Simard, président ; Mgr Olivier Maurault, MM. Louis Bourgoïn, Jean Bruchési, Louis Casaubon, Gérard Parizeau, Dr Georges Préfontaine, MM. Paul Riou, Jacques Rousseau, Jules Labarre, secrétaire.

COMITÉ DU FONDS DES ANCIENS :

M. A.-S. McNichols, président, Sénateur Élie Beaugard, Juge Séverin Létourneau, Docteurs Stéphen Langevin, Louis-Charles Simard, Ernest Charron, MM. J.-Édouard Labelle, Oswald Mayrand, Alphonse Raymond, M. J.-A.-M. Charbonneau, Me Émery Beaulieu, M. Étienne Crevier, secrétaire ; Gérard Parizeau, trésorier.

L'Action Universitaire est l'organe de l'Association générale des Diplômés de l'Université de Montréal.

Les articles publiés dans *L'Action Universitaire* n'engagent que la responsabilité de leurs signataires.

Rédacteur en chef : JEAN-PIERRE HOULE

Rédaction et administration ; Service de la publicité :

Raymond DesRosiers, 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Imprimerie St-Joseph, Montréal, P.Q.

Abonnement : \$1.00 au Canada et à l'étranger. *L'Action Universitaire* paraît chaque mois, sauf juillet et août.

MM. LES PROFESSIONNELS . . .

Nous sommes toujours à votre service, puisque déjà nous développons de nouvelles méthodes modernes de vente et de service pour l'après-guerre. Mais nous tenons à vous rappeler que, même si la guerre a temporairement paralysé notre service des ventes, celui des réparations occupe encore tout un étage de notre édifice ; il est d'abord réservé pour nos vieux clients. Notre personnel expert est donc à votre disposition pour le débossage, l'élimination complète de la rouille, l'application de la couleur, suivie du séchage au four électrique, et la mise au point du moteur.

JARRY AUTOMOBILE, LIMITÉE

4382-86, rue Saint-Denis

PLateau 8221

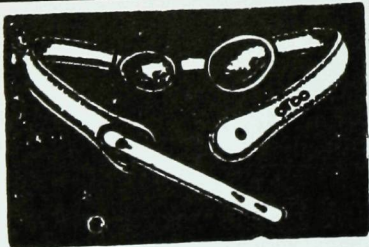


**LES BISCUITS
DAVID SONT
TOUJOURS
FRAIS,
CROUSTILLANTS
ET SAVOUREUX!**

Si votre épicier ne les a pas,
envoyez son adresse à

DAVID & FRÈRE

LIMITÉE
1930, rue Champlain, Montréal



Ajustement, par des experts des deux sexes,
dans notre studio ou à domicile, sans frais
supplémentaire.

P H A R M A C I E
L'EDUC

Inguinale indirecte — Scrotale
Fémorale — Ombilicale — Ventrale
Inguinale directe

Nos spécialistes possèdent les connaissances
particulières requises pour un ajustement exact
des ceintures adaptables aux diverses hernies.
Visitez notre nouvelle succursale angle Maple-
wood et Bellingham, près du nouvel édifice de
l'Université.

1416, RUE BLEURY — TEL. LA. 3196

*Lunettes et verres
ophtalmiques.*

J.-O. GIROUX

Optométriste-Opticien
diplômé

Membre de l'A.E.P.O.
de Paris

Assisté de Messieurs
A. Philie, J.-A. Allaire,
G. Guernon, O.O.D.

Bureaux chez

Dupuis Frères
LUNETTES

MONTREAL

Tél. Dollard 7910

TÉL. 4-3146

LES UNIFORMES

TOUS GENRES D'UNIFORMES LAVABLES

2383 est, rue Beaubien
MONTREAL

32, Chemin Gouin
QUÉBEC

Examen de la vue

Verres correcteurs

LORENZO FAVREAU, o.o.d.
et ses assistants

Optométristes — Opticiens licenciés — Bacheliers en optométrie

TAIT-FAVREAU
L. FAVREAU, O.O.D., Président L.T.E.

Bureau du centre :
265 est, rue Ste-Catherine
Tél. : LA. 6703

Bureau du nord :
6890, rue Saint-Hubert
Tél. : CA. 9344

Tout Laine ou falsifiée, une étoffe est une étoffe... Pourtant si l'on compare, l'authentique est moins chère. Ainsi du LAIT... A prix égal, la qualité

J O U B E R T l'emporte
haut la main.



BERNARD BERNARD DENIS TREMBLAY

(CORPORATION GÉNÉRALE
de RECOUVREMENT et de CRÉDIT)

Licenciés en vertu de la Loi
des Agents de Recouvrement

RECOUVREMENTS ET ACHATS DE
COMPTES — GARANTIE DE \$5,000

10 ouest, rue St-Jacques Tél. : PL. 3011

BERNARDIN FRERES

COURTIERS EN ASSURANCES

Maurice BERNARDIN, Jean-Louis BERNARDIN

André BERNARDIN

Téléphone : CHerrier 3195

1285, rue Visitation

Montréal

Téléphone : PLateau 9709

ANDERSON & VALIQUETTE

Comptables-Vérificateurs

84 ouest, rue Notre-Dame — Montréal

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL



THÉOLOGIE — DROIT — MÉDECINE — PHILOSOPHIE — LETTRES —
SCIENCES — CHIRURGIE DENTAIRE — PHARMACIE — SCIENCES SOCIA-
LES, ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES — GÉNIE CIVIL — OPTOMÉTRIE —
AGRONOMIE — MÉDECINE VÉTÉRINAIRE — COMMERCE — ENSEI-
GNEMENT MODERNE — PÉDAGOGIE — MUSIQUE — DESSIN — ART
MÉNAGER — TOURISME — ÉLOCUTION — ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
DES GARDES-MALADES — HYGIÈNE SOCIALE APPLIQUÉE.

Pour tous renseignements, s'adresser au

SECRETARIAT GÉNÉRAL

2900, BOULEVARD DU MONT-ROYAL — MONTRÉAL



**CIGARETTES
SWEET CAPORAL**

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"



Les Fabricants

FASHION-CRAFT LIMITÉE

VÊTEMENTS POUR HOMMES

DIRECTION

J. Eugène Richard
Président

J. Louis Lévesque
Vice-président

Gérard Favreau

Vice-président exécutif et directeur général

Lionel Lacroix
Directeur général adjoint

W. S. McCutcheon
Directeur général adjoint

EN MARGE DU GRAND MEAULNES

Paul M. CRU

Instructeur de français,

Hunter College, New York

C'était une grande et solide bâtisse, bien vieille maintenant, mais qui gardait encore la marque de son ancienne élégance. Ses murs de loin semblaient toujours blancs dans le soleil malgré les taches grises, brunes et verdâtres tracées par les intempéries, en dessins bizarres comme des rides et des marbrures sur leurs surfaces craquelées. Elle avait une assez grande allure avec son crépissage de mortier, ses pierres d'encadrement autour des hautes fenêtres, sa lourde porte en bois de chêne, et ses contrevents où il restait encore des traces de peinture verte.

On arrivait au premier étage par un escalier extérieur aboutissant à un large balcon formant terrasse. Au-dessus de l'entrée le mot « Mairie » à peine lisible, en lettres noires lavées par le temps, semblait surprenant, car aucun village n'était en vue. Isolée dans un coin perdu de l'Ar-dèche, dans la région volcanique du Vi-varais, cette vieille école était le centre de la vie communale de plusieurs hameaux misérables, nichés dans des creux de la montagne et entièrement cachés par les masses de feuillages épais. Seule la mairie, qui servait aussi d'école se voyait de loin, avec ses blancheurs fanées et son toit de grosses tuiles gondolées, cabossées et roussies. Elle s'élevait au bout d'une sorte de cap avancé entre deux profonds

vallons et dominait les vastes ondulations d'une forêt de châtaigniers géants qui couvraient les côtés de ce haut promontoire. Les verdure foncées, aux ombres presque noires, de ces beaux arbres, alternaient avec les teintes pâles des petits champs de seigle accrochés aux pentes et avec la fraîcheur des prairies inclinées, où sur leur velours d'émeraude glissaient, en longues bandes d'or, les taches lumineuses du soleil. L'argent vif des eaux courantes brillait dans les hautes herbes, parmi les myosotis, les marguerites et les boutons d'or. Arrivées au bout de leur course, où finissaient les petits canaux d'arrosage, ces eaux filtraient à travers d'épaisses fougères et s'écoulaient d'abord sur de gros rochers qu'elles polissaient, en chantant comme des harpes invisibles au fond des antrès mystérieux. Puis ces ruissellements se mêlaient avec ceux des sources descendues des hauteurs lointaines, où des monceaux fantastiques de lave se dressaient debout sur le ciel clair comme des silhouettes de ruines noires. Ces petits ruisseaux réunis se divisaient alors en deux torrents qui bondissaient de cascades en cascades à travers de formidables escaliers de granit roux. Arrivés au bas de toutes ces côtes leurs bouillonnements écumeux se ralentissaient, s'apaisaient et finalement s'immobilisaient en un bassin transparent formé par le barrage en maçonnerie d'une

fabrique. Dans le silence de la campagne, on n'entendait que le murmure de leurs eaux et le sourd bourdonnement de cette filature à soie, seul centre manufacturier d'une des régions les plus pauvres mais des plus pittoresques des Cévennes.

Or cette antique maison d'école de la commune d'Issamoulenc, datant sans doute du dix-huitième siècle, était tous les jours peuplée de son troupeau d'écoliers. Puis le dimanche les hommes en blouse bleue, les femmes en bonnet blanc, gros bâton noueux ou volumineux parapluie à la main, venaient lire les affiches officielles, les annonces de mariages à leur mairie, et passaient le reste de l'après-midi assis sur les bouts de vieux murs aux alentours, à bavarder, à parler de la vente du bois et des châtaignes, à discuter la politique, à marquer leurs sentiments au jeu de boules par des tirades enthousiastes ou furieuses d'exclamations en patois et enfin à trinquer les verres au cabaret du père Sabatier. Cet homme habile avait su arranger une jolie place sous un arbre magnifique entre son auberge, au tournant de la route, et l'école, avec des rangées de tables, des chaises et des bancs offerts gratuitement aux promeneurs oisifs, aux spectateurs bruyants du jeu de boules, aux consommateurs assoiffés tandis que le reste de son esplanade sablée servait aux couples de danseurs, valsant aux rythmes d'un accordéon.

Mais dans la semaine, le père Sabatier, quittant ses fonctions de cabaretier pour les réjouissances dominicales, reprenait son occupation habituelle de tailleur, et assis tout seul à l'ombre du grand noyer avec son chat rôdant entre ses jambes, il cousait silencieusement tout le long du jour, des costumes pour les joyeux buveurs du dimanche, maintenant répandus dans tous les mille petits champs en terrasses, et piochant avec la houe, une belle terre très noire, ramassée et retenue au cours

des siècles par des murs de pierres empilées, partout où l'on avait pu tailler la montagne pour lui arracher un peu de son sol volcanique fécond. Donc les jours de la semaine, excepté le jeudi, tous les matins avant huit heures, des enfants tout petits, des garçonnets et de grands adolescents descendaient par les sentiers pierreux de leurs pauvres hameaux aux jolis noms pittoresques, Abeillouze, Paillès, Cévelas, La Pervenche et se hâtaient vers la vieille école. On entendait leurs voix de l'autre côté des vallons et le claquement de leurs sabots sur les larges dalles de granit des chemins contournés et cachés par les sous-bois d'ajoncs et de bruyères. On les voyait subitement surgir d'un trou de verdure ou dévaler d'une pente roide en faisant rouler les cailloux et en se cramponnant à des branches. Ils débouchaient ainsi sur la route par petits groupes ; et pour reprendre haleine après des descentes ou des montées épuisantes ils s'arrêtaient pour attendre une autre troupe surgissant un peu plus loin d'un autre sentier invisible. Ils étaient habillés comme de petits hommes, même les plus petits, avec un long pantalon de gros velours rayé, une jaquette à boutons de cuivre, et coiffés d'une drôle de haute casquette de style ancien qu'ils enfonçaient jusqu'aux oreilles et qu'ils ne quittaient jamais, même en classe. Quelques-uns avaient cet uniforme tablier noir des écoliers français, serré autour de la taille par une ceinture de cuir. Les mains dans les poches et penchés en avant dans une marche rapide ils semblaient courbés sous le poids du lourd cartable de livres, d'un côté du dos, et du panier à provisions de l'autre. En toutes saisons ils étaient très réguliers pour aller à l'école, excepté quelques rares enfants qui habitaient trop loin. Mais, chose étrange, ceux-là venaient en hiver quand il y avait moins de travail à la maison. Pendant les courtes journées de janvier, ils partaient de chez eux avant

le jour et rentraient à la nuit noire, par un froid terrible, marchant dans la neige épaisse, traversant des bois sauvages, des solitudes effrayantes, en grim pant des sentiers de montagnes infiniment longs et tortueux.

Arrivés de bonne heure à l'école, ces écoliers se débarrassaient de leur longue pellerine à capuchon, toute blanche de neige ; ils allumaient vite le grand poêle de fonte dans un coin de la salle de classe. On le bourrait avec du bois sec qu'on cassait à mesure en s'écorchant les doigts et bientôt il devenait aussi rouge que ces petites joues et ces petits nez gelés d'enfants qui étendaient leurs mains vers la bonne chaleur. Alors ils enlevaient leurs bottes ou leurs sabots pour sécher leurs pieds revêtus de chaussettes de laine brute, filée au rouet antique par la grand-mère et tricotée par la sœur aînée en gardant les chèvres.

À huit heures juste, le maître, M. Gourdon, descendait de son logis et entra it en classe en ouvrant la porte du petit escalier intérieur. Tous les enfants se le vaient et respectueusement enlevaient leur toque, béret ou casquette en disant : « Bonjour, Monsieur » ; puis à la réponse souriante du vieil instituteur qui leur disait « Bonjour ! petits... couvrez-vous ! » ils remplaçaient leur coiffure sur la tête, remettaient leurs bottes ou leurs sabots, et ainsi recoiffés et rechaussés, ils étaient prêts à commencer leurs leçons. Chacun se hâtait d'ouvrir le gros cadenas de son coffre particulier. Ces étranges petits meubles étaient alignés le long du mur, et l'on en sortait des livres, des cahiers, des crayons, des porte-plume, des compas, des règles, des encriers. Puis les enfants s'asseyaient à leur place sur de longs bancs sans dossiers, en face d'un pupitre aussi long, simple planche de châtaignier toute taillée, grattée, limée, trouée, noircie, ver-

nie par le lent travail décoratif d'innombrables générations d'écoliers.

Le vieux maître, M. Gourdon, semblait avoir été le prototype de Victor Hugo, avec le même visage sévère et bon, la barbe et les cheveux blancs, un peu rudes, demi longs et coupés simplement sans recherche d'élégance. La tête penchée, comme pour des méditations profondes, les mains derrière le dos, il marchait lentement autour de la salle dont le vieux plancher couvrant la cave juste au-dessous, résonnait sous les pas lourds de ses sabots. Il ne donnait point d'ordres et ne punissait jamais. D'une humeur toujours sereine il attendait patiemment que les coffres fussent refermés et que tout le monde fût à sa place. Alors il montait solennellement dans sa haute chaire. Devant lui, tout près, étaient assis les petits. Derrière ceux-ci, les moyens, et au fond de la classe deux longs bancs étaient occupés par les grands, ceux qui préparaient le Certificat d'études, ou qui continuaient d'aller à l'école pour le plaisir, des garçons de seize à dix-huit ans qui travaillaient comme ils voulaient pour un examen des postes, des douanes, des chemins de fer. À ceux-là, M. Gourdon parlait comme à des égaux, ce qui leur donnait un immense prestige auprès des autres élèves. La grande variété des âges et des niveaux d'études pourrait faire croire à l'impossibilité de faire un enseignement de quelque valeur dans ces conditions. Et cependant toutes les divisions se mettaient au travail automatiquement comme les roues grandes et petites d'une horloge bien montée. Des moniteurs parmi les moyens désignés d'avance allaient à leur poste et dirigeaient les leçons des petits. Ces moyens étaient eux-mêmes dirigés par un élève plus âgé, et ainsi dans cette pauvre école de campagne, bien mieux que dans les meilleurs lycées ou collèges il y avait un esprit admirable de collaboration,

de simple et solide discipline, presque tous les élèves faisant tour à tour l'apprentissage de l'enseignement pour mieux comprendre ensuite comment travailler seuls sans dépendre constamment de l'aiguillon des punitions ou de la flatterie des récompenses.

Toutes les divisions se mettaient donc ensemble au travail, comme par enchantement, chacune à ses bancs, dans ses coins réservés ou devant le tableau noir près de la chaire du Maître. Ce travail était admirablement organisé. Dès que les leçons étaient commencées personne ne perdait son temps. C'était l'arithmétique qui dans les études tenait la première place. Il fallait voir ces phénomènes des premières divisions aligner à toute vitesse de longues lignes de chiffres au tableau noir. Les problèmes les plus difficiles étaient résolus en un instant, avec la preuve et avec une clarté d'exposition remarquable. L'émulation, la compétition entre les élèves était un stimulant presque trop fort, car il en résultait des jalousies avec des regards farouches, répondant à des expressions d'orgueil que faisaient heureusement évanouir le sourire indulgent et la parole toujours calmante du vieil instituteur.

La grammaire, la dictée, l'écriture occupaient une belle seconde place. On avait de vieux livres, mais ils étaient bons et on les soignait comme des trésors. Ces petits qui parlaient patois à la maison se penchaient sur leur dictionnaire et leur grammaire, en les lisant, non pas comme des romans, mais lentement, page à page, paragraphe par paragraphe. L'histoire et la géographie, qu'on savait sur le bout des doigts, étaient aussi des lectures favorites. Un grand gaillard qui occupait l'extrême bout du dernier banc, était une espèce d'érudit, ayant lu et emmagasiné dans sa mémoire toute la partie historique de son Larousse illustré ; malgré

ses grosses mains calleuses de terrassier et de bûcheron il était un artiste calligraphe ; rien n'était plus fascinant que de regarder son porte-plume voltiger légèrement au-dessus de la page blanche, puis s'y poser amoureusement, laissant couler doucement d'un rythme régulier, sans heurts et sans accrocs les plus belles formes d'écriture, la bâtarde, la gothique, la ronde, l'anglaise, l'italique selon les nécessités des titres, des sous-titres, des noms propres et des citations.

Les cahiers très bien tenus avaient sur la couverture de belles images coloriées, enseignant les faits héroïques de l'histoire de France, les devoirs du bon citoyen, les métiers et occupations utiles ou les travaux de l'agriculture. Un tout jeune garçon, gamin de onze à douze ans, avait le don étonnant de reproduire avec des crayons de couleurs ces belles images. N'ayant jamais eu de leçons de dessin il composait aussi de très belles choses d'après son imagination révélant une observation attentive de la nature. Monsieur Gourdon, nullement artiste, eut une curieuse réaction devant cette naissance inexplicable du talent. Il confisqua le premier dessin, le froissa, le mit dans sa poche et, chose extraordinaire, gronda l'enfant. Le soir même, dans la salle communale, où quelques gros paysans, le maire et ses conseillers fumant leur pipe étaient attablés devant une bouteille de vin pour voir plus clair dans les affaires municipales, le vieil instituteur sortit le dessin de sa poche, le déplia et le fit admirer à ces rustiques montagnards, qui aussitôt délibérèrent sur le cas de cet élève exceptionnel. Le lendemain M. Gourdon prit le jeune artiste à part et lui montrant une grosse pièce de deux sous lui demanda s'il pourrait recopier en l'agrandissant la tête de la République qui s'y trouvait gravée dessus... pour décorer la salle de la mairie, ajouta-t-il avec son visage le plus souriant. L'enfant fit son

premier chef-d'œuvre, un grand dessin au fusain qui, encadré et placé au-dessus de la cheminée de cette salle du conseil, lui donna aussitôt un air de dignité officielle conforme à son emploi. Les beaux arts ne furent jamais, malgré cela, en grande faveur à l'école d'Issamoulenc. Le petit artiste fut admiré, mais considéré un peu comme un amuseur et non pas envié comme l'étaient les plus forts mathématiciens. « Quoi d'étonnant, disait-on, c'est un étranger de passage, quelqu'un d'un autre pays. N'allons pas perdre notre temps à de telles sottises. » Seul le grand gaillard, érudit, toujours penché sur son dictionnaire, sembla comprendre par intuition l'immense valeur pratique du dessin. Durant les récréations il se fit initié à cette nouvelle science où il devinait tant de possibilités. Il se mit à tracer, au compas et à la règle, des plans, des coupes, des vues en perspectives qui déroutaient son jeune professeur trop fantaisiste et nullement géomètre. Mais lui, le gardeur de vaches voulait être un jour maître-maçon ; il n'osait pas le dire, mais il rêvait même d'être ingénieur ou architecte. Il avait ses visions, et s'escrimait avec son compas, et avec une patience infinie à dessiner des projets de ponts et d'aqueducs comme un moine du moyen âge composait des rosaces et des ogives.

Pendant la dictée M. Gourdon marchait autour de la salle de classe s'arrêtant quelquefois devant l'une des grandes fenêtres donnant sur son jardin. Dans la belle saison, des parfums de violettes, de primevères et plus tard de foin coupé arrivaient de toutes les prairies en pentes, et des vallons où chantait l'eau des torrents. Au loin, par delà les masses rondes des châtaigniers on voyait les curieux vestiges volcaniques, les rochers de lave noire, verdis de mousse par endroit, avec ici et là des plaques d'or de fleurs d'ajoncs et des taches roses de fleurs de bruyères. Le vieux maître considérait longtemps ce

magnifique horizon, puis regardait avec plus d'admiration encore son jardin dont la terrasse dominait les pentes abruptes et où s'aligeaient de jolis carrés de légumes. Tout d'un coup il quittait lestement ses sabots et, assez légèrement pour un vieillard, il sautait par sa fenêtre et allait rattacher des plantes de tomates, ou enlever des escargots à ses salades. De son jardin il continuait à dicter, mais avec des phrases de plus en plus espacées, que les écoliers amusés ne se pressaient pas non plus à écrire trop rapidement. D'autres fois, tout en scandant ses phrases dans sa marche autour de la salle, M. Gourdon s'épongeait les yeux avec son grand mouchoir à carreaux bleus, et sa classe impressionnée observait avec embarras le pauvre vieux qui pleurait. C'est que ses dictées n'étaient pas des textes cueillis au hasard dans quelque livre de morceaux choisis. C'était un roman entier et on en avait pour six mois de dictées pour écrire toute l'histoire du « Petit Chose » de « Sans Famille » ou de « La Jeune Sibérienne ». Les enfants, trop absorbés par les difficultés de l'orthographe ne comprenaient pas le pathétique du récit, mais le bon grand-père qu'était M. Gourdon sentait son cœur se fondre en pensant à ses petits-enfants qui habitaient si loin, si loin, dans la grande ville brumeuse de Lyon et qui pouvaient peut-être rester un jour d'innocents orphelins comme les sympathiques personnages des romans dont il dictait la navrante histoire.

Les leçons de littérature étaient les moins intéressantes. On lisait des pages choisies de grands auteurs, où les chefs-d'œuvre, hachés en menus morceaux étaient servis à ces malheureux écoliers qui n'étaient nullement préparés pour goûter les belles choses de l'esprit, surtout quand elles n'avaient ni queue ni tête et certainement leur vieux maître n'était guère plus capable de les apprécier. Aussi rien n'était plus étrange que ces fragments de théâtre classique ou romantique

interprétés par de petits bergers ardéchois ; rien ne sonnait plus faux que leurs voix grèles ou rudes, déclamant et chantant d'un ton grandiloquant et avec l'accent de leur patois auvergnat les grands vers alexandrins de Corneille et de Racine.

Comme personne d'ailleurs ne s'intéressait aux discours d'un inconnu nommé Rodrigue, ni aux fureurs d'une certaine Hermione, aux implorations d'un Burrhus, aux rêves d'une Athalie, on attendait patiemment son tour de lire en regardant au loin des vols de pigeons blancs, là-bas au-dessus du clair bassin de la filature. On se laissait alors facilement distraire par l'arrivée du facteur qui apportait le journal, par le passage d'un long charroi de bois sur la route, ou par M^{me} Gourdon qui au moment où Agrippine criait : « Je connais l'assassin ! » entrouvrait inopinément la porte dérobée au fond de la classe et paraissait en tablier bleu de cuisine. Néron disait juste à ce moment : « et qui, Madame ? » La « Mère » Gourdon étonnée de cette interpellation hardie, répondait timidement « Je sais pas qui c'est... c'est quéqu'un, Tienou, qué té demande là-haut à la mairie ! » Et en voyant toute la classe s'esclaffer de rire, la bonne vieille dame riait aussi de toute sa grosse figure jaune et rouge encadrée d'un petit bonnet blanc.

Non ! la haute littérature, pas plus que les beaux-arts, n'était comprise et appréciée à l'école d'Issamoulenc. Ces pauvres enfants de la montagne, ces rudes et simples paysans étaient trop loin de tout ce théâtre fait pour Versailles et pour Paris. Les plus beaux vers, même la plus belle prose, ne leur semblaient que des assemblages de mots savants, des phrases grandioses d'un autre monde et d'un autre temps, qui ronflaient drôlement.

Le goût de la lecture était pourtant si vif que faute d'autre chose on dévorait

le journal en s'en retournant à la maison et on s'expliquait avec force mimique et gestes mélodramatiques les détails d'un crime ou d'un accident de chemin de fer.

Un jour pourtant ces gamins eurent une révélation de la poésie. Un pauvre acteur ambulancier demanda la permission à l'instituteur d'offrir aux enfants de l'école une après-midi amusante. Il eut un immense succès avec sa musique jouée sur des bouteilles à moitié remplies d'eau, avec ses jeux de prestidigitation, avec ses problèmes à énigmes, ses calembours et sa déclamation de « La Grève des Forgerons » qui fit pleurer tout le monde. Pour augmenter son bénéfice, il offrit et vendit de petits livrets où se trouvaient les réponses de ses problèmes, les explications de ses charades, ses mots d'esprit et ses poèmes choisis pour réciter à des fêtes de famille. Dès lors ce fut une rage d'apprendre par cœur des vers de Béranger, de Paul Déroulède, de François Coppée, afin de savoir quelque chose d'émouvant à réciter pour Noël, pour la veillée du Jour de l'An, pour la prochaine noce où l'on serait invité, et peut-être, (gloire suprême) pour le banquet des conscrits ou pour la fête du 14 Juillet.

C'est ainsi que ces petits Ardéchois avaient une culture tellement utilitaire que même les beaux-arts et la littérature devaient leur rapporter quelque chose. Dans cette nourriture intellectuelle qu'on leur donnait, saine mais trop sobre, il y manquait des vitamines, comme à leur menu de pain noir, de fromage et de châtaignes il manquait du gigot, du bifteck et du bon vin rouge. Il leur manquait les vitamines esthétiques et sentimentales, les vitamines des poètes et des artistes, qui font éclore des rêves bleus et roses, qui développent la capacité de jouir des choses simples et belles, qui font naître le don de voir, de comprendre la nature et de

IMPRIMÉS ET SERVICE DE LIBRAIRIE GRATIS

Si vous voulez vous renseigner au sujet du béton, nous tenons à votre disposition nos propres publications ainsi que celles que publie la Portland Cement Association. Ces publications contiennent toutes sortes de renseignements utiles sur l'emploi du béton dans la construction. Nous vous les enverrons sur demande.

De plus, nous possédons une bibliothèque assez complète des principaux magazines et livres publiés au Canada, aux États-Unis ou en Grande-Bretagne, et ayant trait au béton et au béton armé. Vous y trouverez toutes sortes de conseils techniques émanant d'ingénieurs, d'architectes, d'entrepreneurs généraux et de constructeurs. Cette bibliothèque est à votre entière disposition.

Écrivez aujourd'hui à notre Service de Librairie

CANADA CEMENT COMPANY LIMITED

immeuble Canada Cement Company

Carré Phillips

Montréal

Bureaux de vente à :

Québec

Montréal

Toronto

Winnipeg

Calgary

SECRETARIAT DE LA PROVINCE

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET D'ART DRAMATIQUE

L'encouragement à la musique compte au nombre des fonctions principales du Secrétariat de la Province de Québec.

Aux bourses d'études à l'étranger et aux subventions versées à certaines sociétés musicales, il a ajouté la création d'un Conservatoire de Musique et d'Art dramatique, où tous les avantages possibles sont offerts aux Canadiens désireux de se perfectionner.

Pour renseignements, s'adresser au Directeur du Conservatoire de Musique et d'Art dramatique, 1700, rue Saint-Denis, Montréal.

L'HONORABLE OMER CÔTÉ, C.R.

Secrétaire de la Province

LA CARAVANE HUMAINE

Le Sens de l'histoire

par le Comte J. Du Plessis

Voici une belle et grande œuvre, fruit de toute une vie de réflexion et d'étude. L'entreprendre fut une audace, la réaliser, un coup de maître. M. Du Plessis déroule sous nos yeux l'immense cortège de la caravane humaine, en analyse l'ordre de marche, les forces et les mouvements, l'itinéraire et les étapes, depuis Eden et Babel, jusqu'à l'essor de la civilisation moderne. Le tout s'achève sur les perspectives de l'avenir immédiat et surtout lointain. Cette belle synthèse est digne de retenir l'attention de quiconque est capable de penser.

Fort volume in-8 de 404 pages. Prix \$1.75

Librairie GRANGER FRÈRES Limitée

54 ouest, rue Notre-Dame, MONTRÉAL

LANcaster 2171



Tél. CRescent 4768

Soir : DO. 7919 - CR. 8646

LA PLOMBERIE NATIONALE Enrg.

RÉPARATIONS ET AMÉLIORATIONS

Service rapide — Jour et nuit

Adélarud Hudon & Fils, prop.

119 ouest, rue ST-VIATEUR

savoir en tirer des trésors pour embellir la vie. Ce sont ces vitamines de luxe qui les auraient rendus capables de transformer leurs pauvres chaumines noircies de fumée en riantes et blanches chaumières. C'est cela qui aurait pu leur faire comprendre la noblesse de leur simple existence, en préférant le travail de la terre aux petits emplois de bureaucrates dans les postes, les douanes ou les chemins de fer, emplois médiocres et ternes de citadins qui les éloignaient de leurs montagnes pleines de couleurs, de parfums et d'échos harmonieux, qui les éloignaient pour toujours de leurs petits champs en terrasses qu'avaient cultivés si bien, si patiemment leurs ancêtres cévenols et qu'ils abandonnaient de plus en plus sans regrets.

S'ils avaient été un peu plus éduqués en artistes et en poètes, ils auraient développé le pouvoir de cet œil mystérieux de l'imagination, et ils auraient pu voir alors leurs demeures misérables, leurs jardins envahis d'herbe, leurs villages abandonnés, se transformer subitement par la magie de l'art et devenir fascinants avec le luxe peu coûteux d'un badigeon de chaux blanche, de murs redressés, de chemins aplanis, d'arbres alignés, de rosiers et de pelouses devant les portes et de cette eau pure des torrents amenée par des tuyaux dans la maison pour se rafraîchir et se laver. Ces enfants ne connaissaient pas la valeur de ces choses évidemment inutiles, mais belles, confortables et plus fécondes en possibilités de bonheur que les décevantes promesses de richesse données par leurs mathématiques. Ils avaient le magnifique décor de la campagne autour d'eux ; ils gambadaient par des sentiers capricieux, aux vues toujours changeantes ; ils folâtraient dans les hautes herbes des prairies remplies de fleurs et de parfums. Mais ils vivaient satisfaits côte à côte avec leurs vaches, leurs poules et leurs cochons, les écuries voisinant de

trop près avec les habitations et ils ne se rendaient pas compte des avantages d'arrangements différents, ne sentaient pas le besoin de ce que nous appelons le confort et le luxe. C'est qu'il y avait, après tout un charme naturel dans leur vie, qui résultait justement du pittoresque de leurs vieilles demeures, aux murs couverts de lierre et de mousse avec un pot de rouges géraniums aux fenêtres ; antiques maisons souriantes et hospitalières où l'on sentait la paix et la joie, où l'on aimait à s'asseoir près des énormes bûches flambantes dans la grande cheminée, tandis que la brave mère de famille vous coupait une énorme tranche de bon pain noir pour y étendre une épaisse couche de beurre et par-dessus une autre couche de miel ou de confiture. Là il y avait de bons vieux meubles en solide bois de noyer, du linge rude mais blanc et parfumé de lavande dans les hautes armoires, et accrochés au mur la gibecière et le fusil du père qu'empruntait souvent le fils quand il voulait parfois explorer la montagne sous le prétexte de chasser, pour aller causer avec une certaine jolie bergère aux doigts de fée, qui tricotait les plus fines dentelles en gardant ses moutons.

Aussi ces jeunes garçons révélaient une énergie et une joie de vivre extraordinaires. Ils avaient, comme on dit, le cœur sur la main, étant naturellement bons, serviables et sincères. Gais et spirituels, ils avaient le rire facile, un rire bruyant, honnête et franc, qui n'était ni moqueur ni malicieux. Cela, c'était l'héritage de leurs ancêtres gaulois qui leur avaient aussi transmis une générosité spontanée, un instinct de la politesse et de l'hospitalité. Leurs grands yeux bleus, timides, à l'expression naïve et bienveillante devenaient subitement hardis et hautains pour un mot provocant et vous regardaient avec une fixité si troublante, qu'on battait en retraite sans attendre ce que présageait cette transformation muette et inquiétan-

te. Oui, ils étaient braves et vaillants ces petits et malgré leur pauvre nourriture, ils étaient vigoureux de corps, très résistants et souples, étant habitués aux travaux de la montagne où tout se porte sur le dos, outils, semences, récoltes, où tout se fait à la main, où tout se transporte à pieds, dans des chemins à escaliers de roc toujours sinueux et grimpants. Malgré de longues marches par les sentiers pierreux, sac au dos pour venir à l'école et s'en retourner chez eux, ces enfants travaillaient comme des hommes à la maison, et jouaient quand même avec une ardeur folle aux récréations. C'était presque toujours des jeux épuisants, des poursuites de brigands par des gendarmes à travers les broussailles et les escarpements des pentes, des assauts de fortes-resses représentées par de hauts rochers, des scènes de batailles où commandaient un Duguesclin, un Bayard, un Turenne et où l'ennemi toujours vaincu, bousculé, déchiré, roulé dans la poussière, recevait de vraies raclées de bois vert, qui le faisait hurler de rage et de douleur... Mais alors il arrivait parfois qu'au milieu de la mêlée on s'arrêtait subitement. C'est que la foule joyeuse d'une noce descendait les larges marches de l'escalier de la mairie, la mariée en robe blanche, voilée de mouseline, au bras de son mari vêtu d'un beau costume de drap neuf et le chapeau de feutre sur l'oreille, suivi de toute une procession d'hommes moustachus, gênés par leur col empesé, et de femmes aux énormes jupons plissés et coiffées du traditionnel bonnet blanc à dentelle, plus blanc et plus dentelé que de coutume. Tous avaient le visage épanoui de joie, en lançant à tour de bras, du haut des escaliers, des poignées de grosses dragées qui tombaient dru comme la grêle sur la tête des écoliers. Recommençant alors un nouveau genre de bataille, les gamins se bouscuaient, se renversaient, se piétinaient, se roulaient dans le gravier, les herbes et les épines en s'arrachant les

bonbons. Mais les dragées roses et blanches pleuvaient toujours tandis que la noce s'acheminait vers l'auberge voisine, d'où sortaient par toutes les portes et les fenêtres d'appétissantes odeurs, celles de la cuisine des grands jours, des arômes de soupe à l'oignon, de lapin sauté, de tomates à la provençale, de tous les plats les plus savants et les plus fins de la mère Sabatier, ainsi que les parfums enivrants, (c'était le cas de le dire) des plus fines liqueurs du père Sabatier.

Pauvres gosses !... Où sont-ils maintenant ?

Aujourd'hui, près de cet escalier extérieur de la mairie d'Issamoulenc, par où descendaient les joyeux couples des noces, là sur le vieux mur craquelé de la vieille école, une simple plaque en ciment est encadrée. Et sur cet humble, ce très humble monument aux morts de la dernière guerre, on peut lire des noms gravés en petites lettres noires sans phrases et sans ornements, vingt-cinq ou trente noms de ces petits écoliers d'autrefois, noms typiques et très anciens qui ne changent pas à travers les siècles : ... Anselme... Élie... Florentin... Numa... Samuel... Francisque... Mathieu... Léon... Zéphirin... Théodore. Ces mêmes noms latins ou bibliques, nobles et populaires se retrouvent par centaines et par milliers sur des croix de bois dans les cimetières de Flandre, de Champagne et de Lorraine ; noms de nobles en effet et de paysans, de chevaliers, de croisés et de poilus qui ont retenti en joyeux appels sur tous les champs de bataille depuis le passé le plus reculé ; noms que portent encore leurs fils malheureux d'aujourd'hui, mais prédestinés pour des grandeurs futures, car ils s'illustreront à leur tour, comme leurs aïeux et bientôt on les acclamera encore ces noms, au jour prochain de la victoire, aussi bien là-bas dans les montagnes du Vivarais, que partout dans la France relevée et vengée et dans tous les pays aimés et fidèles

de son vaste empire au delà des mers... Car ils ont fait le tour du monde ces petits écoliers devenus soldats et marins et ils ont porté à d'autres peuples la civilisation et la renommée de leur pays avant de tomber, ignorés sur quelque champ de bataille lointain.

Si l'on pouvait fixer du regard, au crépuscule, l'auréole flamboyante que fait le

ciel du soir à l'Arc de Triomphe, (où sculptée dans la pierre, la Marseillaise ailée vole et appelle toujours aux armes,) les yeux éblouis pourraient peut-être lire subitement, comme en une vision miraculeuse, un de ces noms aussi humbles qu'immortels, sur le tombeau du soldat inconnu, tracé avec les rayons d'or du soleil, en une caresse de lumière et de gloire.

DUMBARTON OAKS

Marcel ROUSSIN

*Professeur à l'École des Sciences Politiques
à l'Université d'Ottawa*

Le jour précédant l'annonce de la Conférence à Casablanca, un haut fonctionnaire fédéral, qui est dans les secrets des dieux, nous disait : « Cette nouvelle vous rappellera le mot d'un grand Français : La guerre est une chose trop sérieuse pour la laisser entre les mains des généraux. » Est-ce une raison cependant, si les chefs d'État se mêlent activement de la direction des hostilités, pour que par un retour des choses, les généraux prennent part à l'édification de la paix ? C'est ce qui ressort des propositions de Dumbarton Oaks.

« Le Gouvernement des États-Unis vient de recevoir le rapport de sa délégation à la Conférence tenue à Washington, du 21 août au 7 octobre 1944, avec des délégués du Royaume-Uni, de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques et de la République de la Chine, au sujet de la création d'un organisme international pour le maintien de la paix et de la sécurité ».

C'est en ces termes que le Gouvernement américain annonçait au monde le résultat des longues délibérations auxquelles avaient pris part les représentants des quatre grandes Puissances. C'était en

quelque sorte la pierre d'assise de la prochaine Société des Nations. On ne saurait mésestimer l'importance des travaux qui ont alors été faits, et il n'est pas surprenant que le premier Ministre du Canada ait déclaré, le 9 octobre 1944 :

« Le Canada attache une importance vitale à l'établissement d'un organisme international efficace pour le maintien de la paix et de la sécurité... La déclaration publiée aujourd'hui traite de sujets qui touchent de près à l'avenir de tous les Canadiens. J'en recommande l'étude soignée et consciencieuse à la population canadienne ».

C'est dans cet état d'esprit qu'il faut aborder l'étude d'un sujet aussi grave, puisqu'il s'agit de l'avenir heureux ou malheureux de notre génération et de celles qui suivront. Le problème de la paix internationale en est un qui a toujours préoccupé tous les hommes. Depuis l'époque lointaine de la Paix de Dieu et de la Trêve de Dieu, plusieurs projets ont vu le jour. Ce furent des syndicats de monarques, comme la Sainte-Alliance, ou des garanties comme celles du Traité de Vienne. Les principaux noms que nous ont laissés les efforts sincères en faveur de l'équilibre mondial dans la paix des Nations sont peut-être ceux de Penn, de l'abbé de St-Pierre, de Rousseau et même Kant, et dans l'époque moderne il faut y joindre ceux de Cecil, de Briand et Bourgeois. Les Conférences de La Haye, les Quatorze points du président Wilson, c'était encore des tentatives de ramener un peu de quiétude dans un monde désolé. Le dernier organisme mis sur pied est la Société des Nations, à Genève. On veut lui faire porter aujourd'hui la responsabilité du conflit actuel. Nous croyons que c'est exagérer ce que l'on devait en attendre et diminuer malicieusement l'œuvre qu'elle a accomplie. Il ne s'agit pas de faire son procès, mais de reconnaître

que si les membres signataires ne voulaient s'engager à respecter leur parole, la Société n'avait plus sa raison d'être. On dira que c'était un défaut de construction, mais il faut reconnaître qu'elle était telle que l'on croyait qu'elle dût être à cette époque. Elle comportait de graves lacunes, comme toutes les œuvres humaines, mais c'était le premier organisme important que l'on réussît à constituer.

Cette fois, on croit, avec les propositions de Dumbarton Oaks, pouvoir résoudre le problème de la guerre et de la paix. C'est probablement prêter beaucoup de confiance à de nobles efforts, mais l'avenir seul nous dira si cette formule est plus heureuse. En 1919 nous avions la paix sans armée. C'est le principal reproche que l'on adresse à la Société des Nations. On croit que si Genève avait eu à sa disposition une armée, les conflits internationaux auraient été évités. Ce fut plus tard, vers 1935, l'époque de l'armée sans la paix ; sans être la guerre ouverte, ce n'était pas la paix. Partout on armait des troupes considérables, les impôts écrasaient certaines populations ; le commerce lui-même était à sens unique. En 1939, c'était la guerre pour de bon. On espère qu'en 194 ? ce sera la paix avec l'armée. On appliquera ainsi le vieil adage latin : *Si vis pacem, para bellum*. Il resterait à prouver cependant que cet adage est vrai et que nous devons semer la tempête pour recueillir la paix du soir.

On a fait également grief à la Société des Nations de réclamer sur toutes les questions importantes l'unanimité du vote. C'était évidemment pousser un peu loin le sens de la solidarité internationale. On disait aussi que les nations adhérentes auraient dû être forcées de soumettre leurs différends à la Société des Nations. On tentera de remédier à cette lacune par l'article 3 du chapitre II de Dumbarton Oaks, et l'article 3 de la section A du chapitre VIII.

Le projet de Dumbarton Oaks est d'une envergure mondiale. Il consiste essentiellement en un organisme supranational qui serait à la fois législateur, arbitre, juge et gendarme. C'est dire que l'Organisation (comme on l'appelle dans les propositions d'octobre 1944) qui groupera un nombre considérable d'États, verra à maintenir la paix et la sécurité internationale ; à favoriser le développement de relations amicales entre nations ; tentera de réaliser la coopération internationale dans la solution des problèmes humanitaires internationaux ; constituera un centre pour l'harmonisation de l'action des Nations. Ce sont là les termes mêmes des propositions.

Les moyens suggérés pour obtenir cette harmonie internationale sont : une Assemblée Générale, un Conseil de Sécurité, une Cour internationale de Justice et un Secrétariat. Jusque là, l'Organisation ressemble sensiblement à la Société des Nations, mais plus loin, on y découvre l'utilisation possible et probable de la force armée pour le maintien de la paix. Nous reviendrons sur cet aspect.

L'Organisation s'adresse à « tout État qui recherche la paix » (chap. III), mais d'autre part l'Assemblée Générale « devrait faire des recommandations relativement à la coordination de la politique d'organismes internationaux spécialisés ». En d'autres termes le comité central n'est pas opposé à la formation de groupements régionaux ou continentaux. Il est entendu que ce ne sont là que des propositions, mais ce sont elles que vont étudier les grandes Puissances et nous nous demandons ce que vont penser les Puissances secondaires d'une telle suggestion. Il est entendu, en principe, que l'organisme central admet la création d'organismes locaux. Mais il sera intéressant de savoir si d'abord on favorisera ou empêchera le groupement des petites Nations et des pe-

tits États. Et en cas de reconnaissance officielle d'un tel groupement, advenant une divergence entre les décisions du groupe régional et celles de l'Organisation centrale, nous vous laissons à deviner le conflit d'autorité qui se produira. D'une part, on invoquera qu'il ne faut compromettre ni la force ni la discipline de l'Organisation centrale, et nous reconnaissons le bien-fondé de cette assertion. D'autre part, ce n'est pas toujours une raison, parce qu'un organisme international ou un État est plus petit et moins important qu'un autre, pour que le plus petit ait invariablement tort. Nous connaissons tous, par exemple, en Amérique du Sud, des cas de litige qui peuvent être réglés beaucoup plus facilement par des personnes, connaissant les lieux et les gens, que par de savants arbitres étrangers. Et que se produirait-il s'il ne s'agissait plus d'un seul organisme régional, mais de deux ou trois, qui seraient opposés entre eux et feraient également face à l'Organisation centrale ? Même si celle-ci dispose d'une force armée, cela ne lui confèrera pas une meilleure connaissance du problème en jeu, ni un plus grand sens de justice. Elle pourra faire observer sa décision, c'est entendu, mais pendant combien de temps, et dans quelles circonstances ?

« Dieu nous garde des courageux,
Dont nous serions, nous, les enjeux. »

(Daniel Odin)

Il ne faut pas conclure de ce fait que nous sommes opposés à la création d'un Organisme central, mais nous doutons des résultats qu'il peut obtenir en imposant par la force ses décisions à des groupes régionaux, intéressés particulièrement. Nous croyons que l'Organisation devrait résulter non de quelques puissances représentant les autres, mais plutôt découler de la coopération des Comités internatio-

naux existant déjà, et des autres États qui pourraient n'appartenir à aucun de ces Comités.

Plusieurs fois dans les propositions de Dumbarton Oaks, on constate que les quatre Puissances (États-Unis, Royaume-Uni, Union des Républiques Sociales Soviétiques, République de la Chine) se sont réservé la grosse part. Aussi convenable que cela parût, nous croyons que c'est en opposition formelle avec l'article 1 du chap. 11 : « L'Organisation est fondée sur le principe de l'égalité souveraine de tous les États qui recherchent la paix ».

Au chapitre VI de la section A (composition du Conseil de Sécurité), on lit :

« Le Conseil de Sécurité devrait être composé d'un représentant de chacun des onze membres de l'organisation. Les représentants des États-Unis d'Amérique, du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne, de l'Irlande du Nord, de l'Union des Républiques Soviétiques Sociales, de la République de la Chine, et, en temps voulu, de la France, devraient avoir un siège permanent. L'Assemblée Générale devrait élire six États aux sièges non permanents. Ces six États devraient être élus pour une période de deux ans, trois d'entre eux se retirant chaque année. Ils ne devraient pas être immédiatement rééligibles ».

C'est là, ce que l'on appelle : « l'égalité souveraine de tous les États. »

Comme le Comité de Sécurité serait probablement le plus important de toute l'Organisation, nous comprenons que les Nations qui ont voulu prendre sur elles de se pencher avec amour sur le sort de l'humanité, se soient réservé une juste compensation de leurs peines passées, présentes et à venir. Par ailleurs, à la Section B du chapitre VIII (Arrangements relatifs au maintien de la paix...), on trouve qu'

« Il devrait être pourvu à l'établissement d'un Comité d'État-major dont les attributions seraient de conseiller et d'aider le Conseil de Sécurité relativement à toute question ayant trait aux besoins d'ordre militaire du Conseil de Sécurité en ce qui concerne la paix et de la sécurité internationale, à l'emploi et au commandement des forces mises à sa disposition, à la réglementation des armements et au désarmement éventuel... Le Comité devrait être composé des Chefs d'État-major des membres permanents du Conseil de Sécurité ou de leurs représentants ».

Nous comprenons que les Nations Unies puissent parler aux ennemis de façon cavalière, mais nous voyons assez difficilement comment quatre d'entre elles chercheraient à imposer leurs avis aux autres, qui luttent depuis le début contre l'ennemi commun, et même depuis plus longtemps que l'une d'entre elles. Il ne s'agit plus de parler d'égalité de sacrifices, il faut reconnaître l'égalité des droits. On peut imposer à l'ennemi vaincu des conditions de paix pénibles, on ne peut pas disposer de ses propres alliés avec une telle désinvolture.

Nous doutons fortement que les peuples des États actuellement en guerre contre l'Axe voient d'un bon œil la nomination ex-cathedra des Chefs d'État-Major, des membres permanents du Conseil de Sécurité, comme responsables du Comité d'État-major. Ce serait remettre entre les mains de quatre hommes ou de quatre Puissances le droit de commander la guerre ou la paix. Un pays peut être plus petit qu'un autre, il n'en a pas moins le droit sacré de voir à ses propres intérêts. Encore une fois, il ne s'agit là que de propositions, mais il serait difficile d'arriver à une entente raisonnable si les prémices sont déjà viciées par l'esprit de domination et de conquête qui nous a amené la guerre. Que le mal soit ennemi ou allié, c'est un mal quand même, et nous devons le dénoncer.

D'après ces propositions, quatre Puissances, peut-être davantage, auraient la direction de l'Organisation. Ce qui n'est plus un Organisme international, mais un condominium, un syndicat de Puissances. Ce qui équivaut en quelque sorte à une répartition territoriale entre les vainqueurs du moment, adaptation moderne des zones d'influence. Ce que nous ne saurions admettre parce qu'il doit tout de même exister une certaine différence entre les vaincus et les alliés des vainqueurs.

« Car, par les loups, *ou les bergers*
Tous les moutons seront mangés ! »

(Daniel Odín)

Il est fortement à craindre que tout en reconnaissant *de jure* l'Organisation des groupements régionaux, les grandes Puissances n'empêchent directement ou indirectement la formation et le fonctionnement de ces mêmes groupements. Nous voulons bien donner à chacun le bénéfice d'une grande sincérité et d'un parfait désintéressement, mais les questions grecque, polonaise, libanaise, argentine, et d'autres qui seront connues bientôt, permettent de douter des intentions des uns et des autres. Ni le jeu de certain général député anglais, ni celui du Gouvernement soviétique, ni les malversations diplomatiques du State Department à l'égard de territoires français, ne peuvent nous donner une confiance exagérée dans les propositions de Dumbarton Oaks. Ce sont les mêmes États qui voudraient être les gendarmes de l'après-guerre, mais en ayant soin de camoufler d'un revêtement légal les opérations « nationales ».

On n'a qu'à jeter un coup d'œil sur le fonctionnement de l'Union panaméricaine pour se convaincre de la façon habile dont une grande puissance peut administrer à sa guise les affaires d'autres États, voisins

ou non. Il faudrait que les groupements régionaux fussent constitués sur le modèle du Commonwealth des Nations britanniques, et encore y aurait-il beaucoup de modifications à apporter, pour éviter une main-mise de l'Organisation sur eux.

Dans le projet de Dumbarton Oaks, comme dans tous ceux du même genre, la principale difficulté est d'adapter le principe de la sécurité internationale à la sauvegarde de la souveraineté nationale. Il est extrêmement compliqué de délimiter là où finit la souveraineté et là où commence le danger à la sécurité mondiale. Nous consentons à ce que les États sacrifient une partie de leur souveraineté pour se soumettre à une Organisation supra-nationale visant au bien commun. Mais il ne faudra jamais induire un État sous de fausses représentations, à abdiquer son indépendance complète au bénéfice d'un voisin qui se constituerait bénévolement son garde-corps ; il y a trop de ressemblance entre celui-ci et un gendarme. Même s'il doit abandonner une partie de son autonomie, un État doit toujours rester maître absolu de ses destinées, et le seul guide de son histoire. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes a été gagné au prix de trop de sang et de sacrifices pour qu'on l'annule d'un coup de plume.

« À tout événement, l'organisme international ne doit jamais violer la légitime souveraineté des Nations. La souveraineté est un droit qui découle de la personnalité juridique d'une Nation et que l'organisme international doit sauvegarder et défendre ». (Déclaration de l'épiscopat catholique des États-Unis.)

Tous reconnaissent la nécessité d'une Organisation internationale, qui puisse fournir des arbitres éclairés et des juges honnêtes. Nous sommes disposés à admettre l'égalité de nécessité de donner au tri-

bunal international un moyen de faire respecter ses décisions. Mais nous nous opposons à ce que cette Organisation et l'État-major en question soient définitivement et d'avance entre les mains d'un même groupe d'États ou de personnes. À la force, il faut opposer la force, c'est entendu, et Léon Bourgeois aurait eu avantage à être écouté lorsque « après avoir rejeté la guerre nationale comme mode de solution des conflits internationaux, il prévoit le règlement obligatoire de tous ces conflits, soit par un tribunal international, soit par le Conseil de la Société des Nations et, le cas échéant, une armée internationale mise à la disposition de la Société des Nations ». Nous admettons la supériorité de l'arbitrage et du jugement souverain définitif dans les cas de litiges internationaux. De même le tribunal doit disposer des gendarmes nécessaires, mais il sera probablement assez délicat de s'entendre sur la constitution de ce corps d'armée internationale. Ainsi, les difficultés pourront surgir si l'une des grandes Puissances « membre permanent » désire attaquer ou se défendre, quand les autres s'y refusent. La complication sera identique si l'une des grandes Puissances refuse de marcher quand les autres auront décidé d'attaquer ou de se défendre. Les buts de guerre des « membres permanents » sont peut-être les mêmes, en face d'un ennemi commun, mais les buts de paix, pour des raisons historiques sont tout à fait différents. Il y a donc lieu de prévoir que des points de vue divergents pourront tôt ou tard diviser les gendarmes eux-mêmes, et alors ce sera la pagaille. Il n'y a pas si longtemps que l'on a vu des généraux qui refusaient de se battre ! On peut s'attendre à bien d'autres anomalies. Si nous pouvions compter sur la sincérité et le désintéressement de tous les membres signataires de ce prochain accord, ce serait peut-être une raison d'espérer ; mais cela ne justifierait pas quand même l'obligation pour les États non

membres de se soumettre aux directives de l'Organisation. Si les États ont le droit de s'associer pour protéger leurs intérêts communs, ce n'est qu'un droit, non une obligation, et ils doivent être libres de demeurer indépendants de toute association internationale. C'est à chacun de diriger ses destinées comme il l'entend, et aucun pouvoir moral, ni aucune armée ne saurait forcer un État à s'intégrer à un groupement, tous les autres en feraient-ils partie. C'est un autre point que l'on devra considérer.

Si nous reconnaissons la nécessité d'un organisme international qui veille au bien commun, nous croyons aussi qu'il ne doit pas être imposé aux États, mais qu'il doit venir de la coopération de tous les États à la sécurité mondiale. Ce doit être le fait de chaque État d'étudier et de suggérer les moyens appropriés de veiller à la paix, et l'on serait mal venu de vouloir convertir à sa mesure un État allié. S'il est nécessaire de se soumettre sans mot dire à l'autorité suprême d'un commandant en chef, en temps de guerre, c'est autre chose en temps de paix. On fait la guerre d'une façon, mais on conserve la paix d'une autre. La contrainte nécessaire dans un temps de crise devient fatale si elle se prolonge outre mesure.

C'est pourquoi le Canada, qui joue dans la guerre un rôle dépassant en proportion celui de tous les autres alliés, doit s'intéresser activement à la Société d'après-guerre. Il doit dès maintenant étudier les solutions possibles, et préparer les réclamations qui s'imposent. Nous avons intérêt, comme tous les autres citoyens du monde, à vivre dans une atmosphère pacifique et calme. C'est dans de telles conditions qu'un peuple peut normalement grandir et s'épanouir. Nous devons donc jeter les yeux en avant, nous intéresser à ce projet d'Organisation internationale, y

faire retentir la voix de tous nos combattants, et assurer à notre pays la place de premier rang qui lui revient.

Notre participation à un organisme international n'exclut pas pour autant notre coopération au Commonwealth, et si les circonstances le veulent, à l'Union Panaméricaine. Mais lors de la Conférence de la paix, nos délégués devront adopter une attitude bien canadienne, conforme à la dualité de nos caractères ethniques adaptés au milieu nord-américain.

Parmi les nombreux principes à poser comme conditions d'une paix stable, il faudra inscrire d'abord l'obligation de publier tous les traités internationaux ; ce devrait être la fin de la diplomatie de chancellerie ou d'alcôve. Il faudra également exiger que la liberté d'expression dans la presse et la radio soit reconnue

partout où la chose est possible, c'est-à-dire là où il y a des journalistes dignes de ce nom.

Toutes ces négociations viendront bientôt et le Canada devra y envoyer d'abord son premier Ministre, entouré de personnalités compétentes et sincères, qui ne sont entachées ni d'impérialisme, ni de provincialisme. Ce sera peut-être difficile à trouver, mais il y a fort à parier qu'on peut y réussir. Souhaitons enfin que le siège de la prochaine Organisation internationale soit à Québec.

Quelle que soit cette organisation, faisons en sorte qu'elle s'inspire du grand principe de « la solidarité des hommes sous la paternité de Dieu », tout en tenant compte des contingences matérielles et des valeurs spirituelles.

UN ROMANCIER REGARDE MONTRÉAL

Rex DESMARCHAIS

« Cinq heures et quarante-cinq du soir. Le train de New-York vient de stopper à son quai de la gare Windsor. Des quinze wagons d'acier les voyageurs descendent, vont par grappes, se hâtent vers la sortie. Des nègres en uniforme et coiffés de casquettes à visière portent les bagages avec leur éternelle obséquiosité des races esclaves.

Parmi les derniers voyageurs, un peu isolé, se détache un homme de haute taille, svelte, de tournure dégagée et élégante. Il porte un feutre noir, un complet

gris fer de coupe précise, des souliers en cuir noir. Un nœud de cravate, noir également, accentue la sévérité de sa tenue. Son bras gauche supporte négligemment un pardessus en léger tweed de nuance vert olive ; sa main droite se ferme sur la poignée d'un moyen sac de voyage en cuir brun aux initiales G. B. Sous le large bord rabattu du chapeau, on discerne mal le visage de l'homme. Assez toutefois pour voir qu'il s'agit d'un visage maigre, creusé sous les pommettes, orné d'un nez un peu long et légèrement busqué. Visage glabre, sauf le menton qu'une barbiche

orne de sa fine pointe. De grosses lunettes en corne noire dissimulent les yeux. Il serait difficile de déterminer l'âge exact de cet homme : entre quarante et quarante-cinq ans. À coup sûr, pas plus de quarante-cinq et probablement moins.

L'homme longe sans se hâter les wagons d'acier, s'arrête un moment devant la gigantesque locomotive aérodynamique encore haletante de sa course. Puis, le dernier, il franchit la barrière, traverse le grand hall de la gare, s'immobilise sur le seuil, le nez au vent :

— Ma ville ! Est-ce bien ma ville ? murmure M. Georges Baker. Près de la gare, il reconnaît le vieux temple protestant ; plus loin, vers l'ouest et le nord, l'hôtel Windsor, la cathédrale Saint-Jacques parlent à sa mémoire un langage familier. Mais devant la cathédrale, la mastodonte de pierre qui domine, écrase tout de sa masse de cubes empilés le désorienté. Et vers le nord, à l'angle des rues Sainte-Catherine et Windsor, il se demande quelle est cette autre masse de pierre qui bouche l'horizon. M. Baker est déconcerté, perdu dans la métropole qu'il explora et connut si bien autrefois. Il fait quelques pas, traverse la rue Windsor, s'engage dans une allée du square Dominion, tourne son regard vers l'est. Au loin il aperçoit, curieusement réduites, les tours jumelles de l'église Notre-Dame. Quatre ou cinq gratte-ciel sertiennent dans l'azur leur orgueilleux calcaire et humilient de leur altitude indécente les tours qui régnaient sur la basse ville. M. Baker ignore que ces insolents vainqueurs au squelette d'acier et à l'épiderme de pierre se nomment le Bell, l'Architect, le Royal Bank, le Aldred, faibles imitations de leurs gigantesques frères new-yorkais.

— Hélas ! soupire M. Baker, on a voulu faire de ma ville une copie, une caricature de New-York ! Comment retrouverai-je demain les bons vieux quartiers ?

Que sera devenue leur vie pleine de pittoresque et de bonhomie ?

Et il s'attend à voir béer quelque part une noire gueule de métro, à apercevoir l'armature de fer du tramway aérien qui gronde avec un bruit infernal sur ses rails élevés.

M. Baker erre dans le square. Ce coin de sa ville, il le reconnaît et ne le reconnaît pas, c'est-à-dire que sa physionomie essentielle est demeurée la même alors que plusieurs aspects superficiels ont changé. L'espace de deux décades semble n'avoir pas notablement touché quelques édifices : la gare et l'hôtel Windsor, le vieux temple protestant et, côté sud du square, des façades en pierre, en brique, forment des points de repère immuables. Le square garde ses traits généraux : il affiche les mêmes monuments ; les mêmes arbres couronnent de leur feuillage or et rouille les gazons mordus par l'automne, les arabesques des allées au gravier battu des semelles, les bancs verts, hospitaliers à toutes les lassitudes et à toutes les somnolentes songeries des vaincus de la vie. M. Baker franchit la rue Dorchester et s'assoit sur un banc dans la partie ouest du square. Il pose son sac de voyage, allume un cigare, donne libre cours à ses évocations. Réminiscences toutes peuplées de doux et mélancoliques fantômes. Pour la première fois depuis son départ de Montréal, il y a vingt ans ce soir, l'homme s'abandonne aux souvenirs, est la proie des regrets et des remords. Après une si longue absence, il éprouve la pénétrante douceur de sa ville, il en respire l'air, qui n'est semblable à nul autre parce qu'il est l'air qu'il respirait adolescent et jeune homme.

Pourtant, sa ville, s'il en retrouve les lignes maîtresses, il voit que son visage porte l'empreinte de changements considérables. Les tramways, les automobiles

ne cessent de circuler autour du square avec des ronrons et des grincements que l'oreille ne perçoit plus tant elle est faite aux bruits citadins. Presque toutes les façades des magasins de la rue Windsor ont renouvelé leur toilette, ont une mine de nouveauté et de fraîcheur. Les passants défilent sans fin, flots de sens contraires, dans les rues et dans les allées. Le soleil s'est retiré derrière le Mont-Royal. Tandis que la lumière bleue et dorée du ciel se dégrade, passe insensiblement au gris perle et au brun léger, l'ombre se lève de la basse ville pour sa prise de possession nocturne, monte du fleuve sous forme d'une brume insidieuse et conquérante. C'est l'heure de « l'entre chien et loup ». Soudain, comme à un commandement magique, les réverbères clignotent, tâtent les ténèbres et fixent enfin leurs halos lumineux. Les montres des magasins s'éclairent, rappelant à la vie un monde qui se perdait dans les ténèbres ; des traits multicolores, des dessins fantaisistes, de hautes lettres de néon multicolore éclatent au-dessus des trottoirs, devant les édifices, sur les toits. La nuit est presque venue mais toutes les variétés de lumières artificielles lui livrent un gai et triomphant assaut.

M. Baker demeure toujours sur son banc, immobile comme une statue. Il savoure son premier contact avec Montréal depuis une aussi longue séparation ; il s'enivre de sa ville retrouvée. Le visage caressé par une brise tiède, il songe les yeux clos : « Demain, je reprendrai mes anciennes explorations dans les quartiers de la ville, je découvrirai des secrets qui se révèlent à l'amour seulement. Ma ville je l'ai beaucoup aimée, il a fallu un éloignement de plusieurs années pour me faire comprendre, comme je le comprends ce soir, toute la force, toute la persistance de l'attachement que j'ai pour elle, du charme qu'elle exerce sur moi. C'est à la suite d'un long séjour à l'étranger que je

me sens plus que jamais montréalais, citoyen de Montréal. Et si naïvement fier de l'être !... »

Les deux pages qu'on vient de lire forment le début d'une longue nouvelle que j'ai écrite sous le titre : « De minuit à l'aube ». Comme on le voit par mon *départ*, je mets en scène un personnage qui rentre dans sa ville natale après une absence ininterrompue de vingt années. M. Georges Baker est canadien-français et se nomme effectivement Georges Boulanger. Il a anglifié son nom pour des motifs personnels, exposés dans le récit, et parce que cette transformation lui facilitait la vie dans une petite ville des États-Unis.

Mon dessein, en commençant cette nouvelle, c'était de peindre les paysages de Montréal et de tracer une carte de sa géographie humaine. Mon personnage reprenait contact avec sa ville après une longue séparation. Je l'aurais suivi pas à pas, examinant ses impressions et ses réactions, dans tous les lieux et tous les milieux sociaux où il avait vécu, qu'il avait fréquentés, observés, étudiés. En somme, c'était mon expérience personnelle des divers milieux de la métropole que je portais sur le plan de la fiction. Si j'avais réalisé mon dessein initial, M. Georges Baker-Boulanger n'eût été que mon truchement et un moyen pour moi d'exprimer ma vision particulière de Montréal, les observations et les découvertes que j'ai faites en ses différentes zones, les expériences de tout ordre que j'y ai poursuivies — les unes menées à terme, les autres laissées en plan — en quête, toujours, du document humain, de la vérité humaine appréhendée sur le vif, d'une connaissance plus poussée de l'homme. Si l'on me demandait pourquoi je ne suis pas demeuré fidèle à mon projet primitif et pourquoi j'ai orienté dans un autre sens ma nouvelle, je serais assez embarrassé de répondre. Pour être sincère, cette réponse, je

m'en rends bien compte, comporterait chez moi l'aveu d'une espèce de faillite : soit un manque de courage, soit un manque de maîtrise artistique. Et les deux manques, probablement. Or il n'est jamais agréable de se livrer à ce genre d'aveu. Il est bien plus flatteur pour la vanité de prétendre que ce n'est pas la difficulté du sujet qui nous a détourné de le traiter mais son insignifiance. Lorsque nous renonçons à un modèle qui décourage nos moyens, c'est une forte tentation que d'affirmer qu'il est indigne de notre attention et de notre effort. Reconnaître que nous lui sommes inférieurs, qu'il excède nos dons, c'est dur pour la vanité (dénommée aussi orgueil) qui sommeille en tout homme ! Un romancier regarde Montréal... Le romancier, en l'occurrence, c'est moi. Je mesure l'ampleur, la profondeur du modèle, les difficultés internes qu'il recèle ; j'interroge mes moyens, je les éprouve et je me sens saisi d'une sorte de découragement. J'imagine à peu près ce que pourrait être, ce que devrait être la fresque pour ne pas trahir le modèle, le transposer dans toutes ses dimensions, le traduire dans un ensemble harmonieux qui accorde leur place à tous les détails significatifs, le baigner d'un éclairage qui fait leur juste part aux clartés, aux ombres, aux dégradations de la lumière et des ténèbres... L'entreprise n'est pas petite ! Je lève les épaules et je la renvoie à plus tard, je la remets à des jours ultérieurs où je disposerai d'une expérience plus complète, d'une maîtrise plus sérieuse de mon art. Je me dis, pour m'excuser et me consoler, que je ne suis pas mûr pour cette entreprise, que je risquerais de gâcher un beau sujet et de déshonorer un modèle qui mérite mieux. Je me réfugie dans les nouvelles et les romans qu'on dit de psychologie pure. L'étude de l'âme souffre tout et, comme personne n'a jamais vu l'âme, on peut croire l'avoir peinte fidèlement et décrite magistralement lorsqu'on a accumulé les traits quelcon-

ques, les notations d'une justesse approximative, toutes les divagations qui nous trottent dans la tête et que nous avons tendance à prendre pour des découvertes psychologiques capitales. L'âme étant *un modèle invisible*, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, on pourra toujours affirmer, sans craindre trop les contradicteurs, que la peinture qu'on en a faite est judicieuse et fidèle ; en tout cas, on pourra toujours soutenir, au pis aller, qu'on a peint non pas l'âme en général mais une âme particulière. Et personne ne pourra protester contre cette allégation, car il s'agit ici du domaine de l'imagination et de la fantaisie individuelles où chacun peut élever toutes les prétentions et n'est même pas dans la nécessité de les justifier. Si je prétends avoir peint telle âme que je connais, la mienne par exemple, allez donc m'objecter que ma peinture n'est pas fidèle ! Je vous répliquerai par l'affirmation contraire et tout sera dit : lorsque le modèle est invisible ou qu'il existe autant de modèles que de personnes, il est évident que tout portrait pourra toujours se réclamer d'une fidélité scrupuleuse... et invérifiable. Voilà pourquoi j'estime qu'il est plus difficile de peindre un bout de rue ou un simple poteau de télégraphe qu'une âme : le peintre du poteau peut être jugé mais non pas celui de l'âme ; une peinture prête à la discussion et l'autre y échappe. Qu'on ne m'accuse pas ici de tomber en un abject matérialisme. Comme modèle pour le romancier, je ne préfère pas le bout de rue ou le poteau télégraphique à l'âme humaine. Je me borne à constater qu'il est *plus facile* de parler de l'âme que du poteau ; je ne dis pas qu'il est plus facile d'en parler *avec pertinence et profondeur*. Ça c'est autre chose ! Sur l'ensemble prodigieux de romans psychologiques purs qu'offre la seule littérature française, faites le compte de ceux qui sont vraiment réussis, c'est-à-dire qui apportent une contribution notable à la connaissance de l'homme intérieur, qui projettent quelques

lueurs sur cette âme qu'on fusille de millions de prétendus jets lumineux et qui demeure toujours si cachée, si mystérieuse, si déconcertante dans ses manifestations ! Faites le compte et vous serez étonnés de l'énormité du déchet, des quelques titres de romans qui valent d'être retenus parce qu'ils parlent bien de l'âme et éclairent réellement un peu les abîmes de l'homme intérieur, l'univers chaotique qu'est l'être humain — ce point de soudure incompréhensible et mal soudé peut-être de la matière et de l'Esprit.

Comme personne n'a exploré le fond de l'âme, n'importe qui est toujours justifiable de soutenir qu'il y a discerné n'importe quoi. Et comme l'homme a une formidable faculté d'oubli, des phénomènes psychologiques, vus et décrits, peuvent aisément passer pour des nouveautés et des découvertes surprenantes lorsqu'on les présente de nouveau. Il faudrait une impossible culture et une mémoire surhumaine pour distinguer, dans le domaine de la psychologie, entre les vieilleries remises à neuf et les nouveautés authentiques. Plus on lit attentivement de romans psychologiques français, par exemple, plus on se rend compte que certaines pseudo découvertes psychologiques des romanciers d'aujourd'hui ne sont, en réalité, que de pauvres redites et que ces découvertes furent faites, il y a un siècle ou deux, par leurs prédécesseurs — qui n'étaient peut-être pas eux-mêmes les véritables découvreurs.

Tout ceci pour dire que, s'il est bien tentant de se livrer au roman de psychologie pure et de peindre l'âme, il ne faudrait pas croire que le portrait que nous en ferons constituera une merveille de nouveauté et d'importance ; encore moins un chef-d'œuvre d'exactitude. Il importe de se rappeler que l'âme humaine est tout ce qu'on voudra et qu'elle n'a de limites pour chacun que les bornes de sa propre

imagination. Il importe également de ne pas oublier qu'on a écrit sur elle un nombre fantastique de choses où quelques aperçus intéressants émergent d'un océan de divagations, de sottises et de niaiseries, répétées d'âge en âge et présentées, à chaque âge, comme des découvertes et des conquêtes sur l'inconnu de la psychologie. Si l'humanité, d'un siècle à l'autre, *se souvenait* de ses acquisitions les plus précieuses, elle aurait atteint à un stade plus élevé de civilisation. « L'homme, a dit Charles Maurras, est un civilisé parce qu'il est un héritier ». Je cite cette lumineuse parole du grand essayiste français au risque de passer pour un damnable fasciste (ou fachiste) et d'encourir les foudres des enragés démocrates. J'aime fort les démocrates mais je déteste les enragés et je vois mal comment la rage se concilie avec une conception démocratique du monde.

« L'homme est un civilisé parce qu'il est un héritier. » Il faudrait se souvenir de cette parole-phare lorsqu'on ose aborder le roman de psychologie pure. Ne pas perdre de vue l'héritage afin de s'épargner des travaux inutiles : il s'agit d'ajouter au capital (si l'on peut) et non pas de brasser stérilement, à l'infini, les biens qui le composent, les richesses *acquises*.

*
* * *

Je demande pardon à mon lecteur : je me suis amusé à une longue digression et j'espère qu'il s'y est amusé avec moi. J'adore la digression surtout lorsqu'elle me permet d'éloigner le moment cruel d'en venir à un propos difficile, à un sujet que j'ai eu l'imprudence d'annoncer et que j'ai promis implicitement de traiter. Mon

sujet, il est évidemment contenu en germe dans mon titre et je me dois de ne pas trahir (pas trop) mon titre. Donc :

Un romancier regarde Montréal

Allons ! Comme dit le Poète :

Le vent se lève !... Il faut tenter d'écrire !

J'ai beaucoup regardé Montréal depuis environ vingt ans. Regarder, observer, noter ses observations, consigner ce qu'on a compris (ou cru comprendre) dans un carnet, dans un nombre infini d'articles, dans quelques paragraphes fugitifs de romans, c'est une tâche relativement facile et peu compromettante. Mais d'écrire, peindre un visage *complet*, en rendre rigoureusement l'ensemble en tenant compte de tous les détails et de toutes les particularités qui se marient et se fondent pour composer le tout harmonieux, précis et satisfaisant, c'est autre chose, bien autre chose ! C'est une besogne écrasante, une entreprise redoutable qui exige non seulement une faculté d'observateur aigu mais un don de poète car il ne s'agit de rien moins que *d'une re-crédation poétique qui ne trahisse pas la vérité ou réalité*. Autrement dit : le Montréal matériel, social et psychologique existe et il s'agit pour son romancier de le transposer sur le plan littéraire, de lui conférer l'existence poétique. Transposition est fidélité sans être copie servile ; elle est synthèse qui doit se préoccuper de tous les éléments dégagés et fournis par l'analyse. Les analyses se sont multipliées en raison du nombre des paysages et des milieux. Il s'agit, dans le travail de synthèse, d'examiner les résultats de chacune, de les faire entrer comme composants de l'œuvre ou de les rejeter comme négligeables ou peu significatifs. Quels détails ont un sens, quels sont insignifiants ou n'importent guère ? C'est proprement l'art du romancier, sa culture, son goût et son intuition esthé-

tique qui décident. Ce choix des éléments, cette élection des éléments valables et cette élimination des éléments sans valeur, puis leur disposition heureuse qui forme, en définitive, un ouvrage fidèle à la vérité, satisfaisant pour la logique et agréable pour le goût, cela concerne le romancier, dépend de la vigueur de son esprit, de la trempe de son caractère, de la sûreté de son goût.

* * *

Un romancier regarde Montréal... Il hésite à entreprendre la peinture du modèle, à broser la fresque. Il doute de sa force, de ses dons, de son jugement ; il redoute le jugement de ses concitoyens ; il peut redouter les condamnations d'un certain moralisme qui sévit en notre milieu, paraît parfois sommeiller, sort la griffe et montre les dents lorsqu'on le croyait endormi. Les difficultés inhérentes à l'entreprise lui apparaissent.

* * *

Littérairement, Montréal n'existe pas. Si nous disons que notre ville renferme certaines beautés, a du pittoresque et dégage une poésie particulière, nous devons supporter seuls le poids de nos affirmations et de nos jugements. Aucuns témoignages autorisés, nulles affirmations séculaires et consacrées ne nous prêteront leur rassurant appui. Il n'est guère audacieux de parler de la beauté, des charmes et du pittoresque de Paris et des illustres capitales et grandes villes européennes : elles ont une existence littéraire vénérable, reconnue, magnifiée en un grand nombre de livres. Si nous les célébrons, nous n'avons

qu'à emboîter le pas à de glorieux devanciers, à suivre une tradition qui guide, inspire, étaye nos appréciations et nos jugements. Mais que dire de Montréal ? À qui et à quoi nous référer ? Si nous décrivons le parc Lafontaine, on nous objectera que ce n'est pas le Bois de Boulogne ; si nous écrivons qu'à certaines heures de soleil et vu d'un certain point le boulevard Saint-Joseph déroule une belle perspective, on ricanera qu'il n'a rien des Champs-Élysées. Si nous peignons nos églises, nos monuments, nos rues, nos quartiers populaires, notre milieu interlope, notre société ou notre père, on nous opposera tous les lieux fameux et tous les trésors artistiques incontestables et incontestés des grandes villes d'Europe et même des États-Unis. Les villes célèbres d'Europe, ce sont ces villes elles-mêmes *plus* la littérature qui les auréolent et les glorifient. Montréal... ce n'est que Montréal. Matière littéraire vierge et qui semble redoutable dans la mesure justement où elle est vierge. Elle sollicite le romancier avec un sourire énigmatique et inquiétant : « Comment me trouves-tu ? Qu'oseras-tu dire de moi ? Personne ne m'a jugée. On a parfois souligné mes laideurs et mes difformités évidentes. C'était là besogne facile et à laquelle des esprits ordinaires trouvaient une petite réputation d'esprits raffinés. Mais personne n'a publié l'inventaire de mes richesses secrètes, de mes trésors cachés, de mes réserves variées et profondes d'humanité. Personne ne s'est hasardé à peindre mes paysages et mes décors, à décrire la diversité de mes quartiers, à dégager les caractéristiques de mes rues, à analyser toutes les catégories sociales que je renferme dans mon sein. Je rassemble en moi de vifs contrastes et je suis un microscope du monde. Je suis la grande ville à la tête de l'Amérique du Nord et des Amériques. Je ne suis pas n'importe quelle grande ville : ma population se partage entre deux nationalités aux génies nettement distincts et ce par-

tage me confère une physionomie particulière, originale. Je suis le creuset où deux peuples mijotent et refusent de se fusionner et se fusionnent quand même peu à peu à leur insu. N'est-ce pas là un sourd et tragique conflit ?... Comment me peindras-tu et me décriras-tu, ô romancier, et me jugeras-tu, car ta peinture et ta description seront une façon de me comprendre et de m'exprimer, un jugement ? »

Décrire, peindre, c'est formuler un jugement. Et c'est pour le romancier montréalais, « se mettre au blanc » suivant l'expression populaire, sans le recours possible à des jugements antérieurs : il n'y a aucun risque à prendre Paris, Rome, Vienne, Venise, Madrid pour cadre d'un roman ; il y a tous les risques à prendre Montréal. C'est une ville qui n'est pas fondée en littérature.

* * *

À toutes les heures du jour et de la nuit, j'ai exploré tous les quartiers de la ville, tous les faubourgs de la périphérie et de la banlieue. Voici plus de quinze ans que je poursuis cette exploration et je suis loin d'avoir atteint au terme de mes découvertes et de mes surprises. Chaque retour dans un milieu, chaque nouvelle plongée que j'y fais me révèlent des aspects que je n'avais pas aperçus les fois précédentes. Le romancier à la recherche de l'humain et qui veut connaître tout l'homme ne doit pas s'arrêter aux préjugés, aux convenances et aux exclusivismes qu'on pourrait appeler bourgeois : l'humanité de Montréal ne vit pas que dans les salons des cottages de Westmount et d'Outremont. J'ai rencontré des types humains intéressants dans les quartiers ouvriers les plus ingrats, dans les milieux interlopes, dans les endroits que

les bourgeois nomment avec horreur et effroi les bouges. Pour ne citer qu'un illustre exemple, Paris a, de Villon à Carco, ses poètes et ses romanciers de la pègre. La pègre parisienne a une existence littéraire, et une existence vivante, haute en couleur. Le monde de la bohème se rattache par des liens subtils au monde de la pègre. Notre bohème et notre pègre n'ont pas plus leurs écrivains que notre bourgeoisie et ce qu'on veut bien appeler notre élite n'ont les leurs. Sur le plan de la littérature romanesque, Outremont n'est pas plus favorisé que le Griffintown, ni la rue Sherbrooke plus que la rue Wolfe ; Notre-Dame-de-Grâce et Côte-des-Neiges sont aussi négligés que le *redlight* et le bord des quais ; les églises, les monuments, les musées, les bibliothèques, les parcs, les buildings, les grands magasins, les restaurants, les cabarets, les tavernes attendent mélancoliquement leur sacre littéraire. Ils

attendent le romancier qui les appellera à la vie littéraire en les prenant pour cadre de son ou de ses romans.

Notre ville a plus de trois siècles d'existence et elle compte un million deux cent mille habitants. Métropole du Canada, espèce d'aimant par rapport au Québec, elle est la plus grande ville au nord des Amériques. Sa population présente cette originalité de se partager principalement entre Canadiens d'origine française et Canadiens d'origine anglaise. Partage qui engendre de perpétuels conflits et d'incessantes fusions, une confrontation quotidienne de deux idéaux de vie.

Balzac n'aurait pas demandé plus que pareille source d'inspiration. Ce n'est pas la source d'inspiration qui est insuffisante. C'est Balzac qui manque. Mais il est plus consolant pour nous de dire que la source ne vaut rien.

NOTRE FACULTÉ DES LETTRES

(Sa mission, ses méthodes)

Chanoine Arthur SIDELEAU,
Doyen de la faculté des Lettres

Ce n'est pas une vérité nationale,
celle qui dénationalise les cerveaux.
(Maurice Barrès : *l'Appel au
Soldat*)

- II -

CULTURE CANADIENNE ET CULTURE FRANÇAISE

Le rôle des humanités gréco-latines, dont j'ai parlé dans mon article précédent, c'est de former l'homme tout entier : c'est pourquoi on les a justement appelées « humanités », un beau et bon mot en train de disparaître : *humaniores litterae*. L'homme, l'esprit de l'homme sont les mêmes toujours et partout. C'est donc par les mêmes moyens qu'on peut élever en lui l'humanité, c'est-à-dire développer ses facultés intellectuelles dans une hiérarchie harmonieuse et dans un équilibre parfait. Et c'est ainsi que, par tout ce qu'il y a de plus noble en lui, tel homme peut devenir véritablement « citoyen du monde », selon le mot de Socrate.

Je n'ignore pas la part qui revient, pour la formation de ce « citoyen du monde », à la philosophie, aux sciences, et plus spécialement, pour ce qui est du domaine de la Faculté des Lettres, à l'histoire générale, à la géographie humaine, aux langues modernes, à l'histoire de l'art. Quelques-unes de ces disciplines qui sont de notre ressort ont déjà été réorganisées ; les autres le seront le plus tôt possible. Pour ce qui concerne les langues modernes, je trouve tout un programme dans cette phrase détachée d'un discours que

prononçait, en 1575, Louis le Roy, professeur au Collège Royal, devenu le Collège de France : « Ce n'est pas assez pour se rendre parfaitement sçavant et vrayement utile à son pays et gouvernement, que de s'arrester seulement aux langues anciennes, et ès curiositez en dépendantes, ains convient aussi travailler ès modernes, usitées aujourd'hui entre les hommes, et cognoistre les affaires du temps présent. »

Former le « citoyen du monde », c'est magnifique. Mais il y a ici un danger : c'est qu'on risque de ne pas bien former en même temps l'enfant d'une patrie particulière. Ce danger, Maurice Barrès l'a signalé jadis dans son « Roman de l'Énergie nationale » : *les Déracinés, l'Appel au soldat et leurs Figures*. J'avoue que ces livres ont exercé sur moi une grande influence. Je les ai lus, étant écolier, et avec quel enthousiasme ! Plus tard, devenu professeur, je les ai relus, pour mieux me pénétrer de la conviction que cette culture générale, dont j'ai parlé, doit recevoir son complément nécessaire d'une étude approfondie des choses canadiennes. Les dédains distingués d'André Gide pour Barrès ne m'ont guère ébranlé là-dessus. Et aujourd'hui encore, je garde devant moi ces lignes que Barrès écrivait dans ses *Cahiers* : « Il faut surveiller l'Université. Elle contribue à détruire les principes français ; à nous décérébrer ; sous pré-

texte de nous faire citoyens de l'humanité, elle nous déracine de notre sol, de notre idéal aussi ». ¹ D'où cette autre forme de l'humanisme chez nous, dont je voudrais dire l'essentiel en aussi peu de mots que possible : *culture canadienne et culture française*.

La question revêt un double aspect, si je me place au point de vue de l'écrivain, ce qui me permet de circonscrire mon sujet. Selon la formule simple, mais combien féconde, du P. Longhaye, « bien parler, c'est dire tout l'objet avec toute son âme ». L'écrivain doit avant tout s'imprégner des choses, puis les exprimer dans un langage correct, précis, élégant : travail d'impression et d'expression, c'est tout l'art littéraire.

Il importe donc que nos œuvres sortent du frémissement même des choses canadiennes et correspondent à nos instincts nationaux ; qu'elles reflètent notre génie, nos traditions, notre histoire, notre incomparable nature ; bref, qu'elles se chargent de cette humanité particulière qu'est la vie d'un peuple. Leur valeur réelle est à ce prix. Plus elles tiendront par mille liens à tout ce qui les environne, plus elles seront vivantes et durables, parce que plus humaines ².

Le principe est, chez nous, depuis longtemps admis. L'abbé Camille Roy écrivait, il y a déjà plusieurs années, en 1904 : « Ainsi devons-nous revenir nous-mêmes sans cesse à l'étude de notre histoire et de nos traditions, et fonder notre esthétique sur l'ensemble des qualités, des vertus, des aspirations qui distinguent notre race. Considérons la littérature comme l'expression de la vie dans ce qu'elle a de plus intime, de plus sérieux et de plus profond ; pénétrons-la de toutes les pensées, de tous les sentiments, de toutes les émotions qui manifestent le mieux la conscience canadienne ».

C'est la conception large, généreuse, exempte d'idéologie fumeuse. L'exotisme

1. Mes Cahiers II, p. 54, août 1898.

même ne s'y trouve pas condamné, puisqu'alors, l'âme profondément informée de la vie canadienne saura communiquer à une matière, si étrangère soit-elle, une vibration, une chaleur, une je ne sais quelle tonalité, « un état de grâce », comme disait l'abbé Bremond, qui l'incorporent au patrimoine de la race. L'œuvre de Pierre Loti, par exemple, tout exotique qu'elle est, demeure essentiellement française par son intériorité. Veut-on un exemple d'un ordre bien différent ? La matière et le sujet de la tragédie classique sont empruntés soit aux Grecs ou à Rome, soit à l'Espagne ou à l'Italie, mais l'œuvre d'art réalisée reste pleinement nationale. Ce qui faisait dire spirituellement à Sainte-Beuve au sujet de Racine : « Ses Grecs, à lui, ont monté l'escalier de Versailles et ont fait antichambre à l'Œil-de-Bœuf ».

Lord Bessborough, notre ancien gouverneur général, dans une conférence qu'il a faite naguère à Toronto, avait raison de réclamer cette recherche plus sérieuse d'un art canadien comme le plus solide fondement de la future grandeur de notre patrie : « Je n'ai pas besoin de vous rappeler, disait-il, que dans chaque nation de l'histoire qui a mérité l'épithète de « grande », il était invariablement associé une notable contribution à la culture générale du monde. Le Canada doit continuer à développer sa propre culture, et par là, qu'il soit bien compris que je ne veux pas dire qu'il doit rester simplement en contact avec la culture des autres nations. Je veux dire qu'il doit cultiver ses propres plantes, dans son propre jardin, de façon que les sciences et la littérature canadiennes, l'art canadien, la musique canadienne et le drame canadien brillent autant que

2. C'est pourquoi, à l'enseignement de l'histoire du Canada, dispensé à notre Faculté des Lettres par des maîtres justement réputés, il faudrait ajouter celui du folklore canadien. C'est là, du reste, un projet actuellement en voie d'exécution. Déjà, je puis bien le révéler, le concours de Messieurs F. A. Savard, Marius Barbeau et Luc Lacourcière nous est acquis pour nos cours de français, aux prochaines vacances, ce sera un commencement.

les autres activités matérielles qui font également partie de l'actif d'une grande nation. »

La question pratique pour nous, la voici : laisserons-nous les étrangers cultiver seuls notre « jardin » et exploiter à notre place les matériaux que nous offrent si généreusement les choses canadiennes ? C'est un poète américain qui nous a pris notre Évangéline ; Louis Hémon a tiré d'un petit coin de notre province, d'une simple tranche de notre vie, un chef-d'œuvre qui fut le plus extraordinaire succès de librairie ; Constantin-Weyer nous a enlevé notre épopée de l'Ouest ; Goyau a raconté notre épopée mystique et religieuse ; Lauvrière, la tragédie acadienne ; De la Roncière, les exploits du « Cid » canadien ; Blanchard a fait la géographie de notre province ; et j'en passe. Ces œuvres nous ont fait connaître, mais elles nous honoreront bien davantage, si nous les avons réalisées nous-mêmes. Il y va de notre patriotisme d'exploiter nous-mêmes nos richesses ; de notre intérêt aussi. Combien de fois ne m'a-t-on pas répété en France : Vos livres n'arriveront à nous intéresser que dans la mesure où c'est votre âme à vous qu'ils nous révéleront, votre âme sœur de la nôtre, mais qui a mieux gardé sa fraîcheur première, moins desséchée par une civilisation artificielle, plus près de la vie vraie. Cherchez un art plus savant, mais écoutez ce que chantent votre race, votre merveilleux pays. Que cette quête d'un art plus profond s'accomplisse sous le signe de votre véritable esprit, de votre génie, qui a conservé de très nombreuses affinités avec le nôtre, mais que l'ambiance, le climat, les sites, l'histoire ont tout de même particularisé.

Si donc on nous ignorait, si nos livres étaient peu répandus en France¹ — je

1. Je ne mentionne ici que la France, mais cette constatation vaut aussi pour nos compatriotes de langue anglaise et nos voisins des États-Unis.

parle des années qui ont précédé la guerre — ayons le courage de convenir que nous sommes les premiers responsables. La vérité, c'est qu'on prise beaucoup les produits de la pensée canadienne, à condition qu'à une valeur scientifique fondamentale, nous sachions communiquer la vertu de la forme. J'en pourrais donner bien des preuves consolantes, recueillies un peu partout, dans le grand public, comme dans les plus hautes sphères intellectuelles. À la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, par exemple, une thèse de doctorat sur un sujet canadien réussit toujours à merveille. Des Français eux-mêmes, qui souvent n'ont fait que passer chez nous, ont découvert ce « truc ». Ne nous fermons pas obstinément les yeux à la réalité et confessons notre paresse intellectuelle et pour tout dire, notre superbe indifférence pour les dons magnifiques dont la Providence nous a gratifiés dans tous les domaines, mais spécialement dans celui qui peut alimenter notre vie artistique et littéraire. Je reconnais volontiers, cependant, qu'un progrès considérable s'est accompli chez nous, en ces dernières années.

Mais ce besoin de tonifier dans nos lettres le sentiment canadien ne doit pas dégénérer en un dédain insolent pour les auteurs français. Je mets évidemment hors de cause les grands classiques. Personne ne leur dispute la place qu'ils doivent tenir dans notre enseignement. Mais il importe que nous restions aussi en contact avec la pensée française contemporaine, avec les écrivains français d'aujourd'hui. Quand la réprobation de certains livres français se fonde sur le dessein de protéger notre peuple contre une littérature qui s'est faite trop souvent le véhicule de la corruption, on ne peut qu'applaudir. Mais s'il y a de mauvais maîtres, en revanche, il y en a aussi, d'excellents. Nous avons assisté, avant la guerre, au réconfortant spectacle d'une renaissance des

lettres en France. Elles se dégageaient de l'obscurisme, du charabia, pour rejoindre la grande tradition chrétienne et classique et devenir de plus en plus claires, fortes et saines. L'abbé Calvet, qui fut l'âme de ce renouveau, écrivait alors avec une légitime fierté : « Les livres affligeants, les livres qui déshonorent sont aussi nombreux aujourd'hui qu'hier. Mais nous sommes débarrassés des idoles, nous avons brisé les jougs du scientisme, du naturalisme, et ceux qu'on a cherché à nous imposer depuis ou se sont camouflés ou ne pèsent que sur des groupes restreints. La conception chrétienne de la vie a repris sa place dans l'art, la sainteté a été réhabilitée dans l'imagination des lettrés et la beauté transcendante du phénomène religieux a été mise en pleine lumière. Le livre catholique a conquis le public et les éditeurs ». Nous serions bien mal avisés de ne pas faire notre profit de ces consolants résultats, à supposer qu'ils durent encore ; plus mal avisés de nous attarder aux « idoles » dont parlait l'abbé Calvet.

La « technique » française — si on me permet cette expression — continuera de s'imposer à la pratique de nos œuvres. La substance — idées, sentiments, images — restant canadienne, elle devra s'insérer dans la forme des meilleurs auteurs de France, nos maîtres à écrire pour longtemps encore¹. Il n'y a pas là de tutelle ni de servitude, mais simplement louable discipline. L'histoire comparée des littératures nous apprend que les nations de l'Europe ont subi sans déchoir l'emprise intellectuelle de la France. Si nous remontons plus haut, Virgile, pour ne nommer que lui, le plus parfait disciple des Muses grecques, a-t-il fait autre chose que couler son âme, sa conscience, son inspiration romaines dans un moule emprunté à Homère ? On pourrait en dire autant du lyrisme, de l'éloquence, du

théâtre chez les Romains. Et pourtant, il n'y avait pas chez eux, pour motiver pareille pratique, la communauté de sang, d'origine, de tradition, de langue qui nous attache à nos frères d'outre-mer.

Communauté de langue, ai-je dit, ce qui m'amène à réfuter une théorie saugrenue que je n'invente pas par goût de m'inscrire en faux. Il s'est trouvé chez nous des gens pour prétendre, avec une conviction qui paraît sincère, (mais ils sont bien capables d'avoir voulu « épater le bourgeois ») que nous parlons une je ne sais quelle langue indigène, un patois savoureux ; que, par conséquent, pour faire œuvre vraiment nationale, il faudra l'écrire en ce prétendu « langage canadien ». Tant pis pour nos cousins ! S'ils veulent nous lire, ils n'auront qu'à nous traduire en français parisien ou académique.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que pareille théorie dénote une ignorance grossière de l'état de la langue française chez nous. Pour ma part, je pensais que seuls les Américains qui ont appris le français dans les cafés de Montmartre avaient l'outrecuidance de juger doctoralement notre langue d'après l'argot qu'ils s'assimilent avec une facilité étonnante.

Notre langue est pauvre de vocabulaire et de syntaxe. Tout le monde en convient. Mais il n'y a pas chez nous de langue indigène, ni de langage canadien, ni de patois. Qu'il existe une différence entre la langue populaire et la langue écrite et correcte, c'est un phénomène tout à fait normal et universel. Je dirai même que l'écart est moins considérable chez nous qu'ailleurs. La langue grecque moderne, par exemple, nécessite l'apprentissage de deux grammaires distinctes. En France, il y a de province à province, le particularisme des patois. Ils ont bientôt disparu, au Canada, devant la nécessité de fondre en un tout homogène les éléments issus de régions diverses. La langue commune a prévalu dès l'origine de la colonie, sur les dialectes

1. Rien ne sera négligé pour assurer, à notre Faculté, un enseignement complet de la littérature française.

tes dont la disparition est plutôt regrettable. Les véritables patois, parce qu'ils sont à mi-chemin entre le latin et l'état actuel de la langue française, fournissent aux philologues d'utiles contributions à l'histoire linguistique. Cette ressource nous manque.

On n'a peut-être pas assez remarqué que, précisément, les plus graves déformations faites au langage courant, fixé par l'écriture, ne sont que l'application inconsciente de lois philologiques et phonétiques auxquelles les vocables issus du bas latin ont obéi pendant de longs siècles¹. Qu'on me permette quelques exemples. Les groupes initiaux : *sc*, *sp*, *sm*, *st*, recevaient une prosthétique pour faciliter l'émission de la syllabe : *scriptum* devient *escrit*, *écrit* ; *stella*, *estole*, *étoile* ; *spada*, *espée*, *épée*. C'est la loi du moindre effort, et nos illettrés la laissent encore agir pour certains mots, dont *statue*, qu'ils prononcent *estatue*. Autre exemple : *l* devant une consonne s'est vocalisée en *u* : *alba* devient *aube*, *chevals* devient *chevaux*, etc. Quand nos gens disent *queuqu'un* pour *quelqu'un*, *seux* pour *seuls*, ils prouvent simplement que le génie de la langue n'est pas mort en eux. Les ignorants font des gorges chaudes. D'autres se réjouissent de retrouver vivants sur des lèvres humaines des phénomènes dont les lois paraissent un peu figées dans les gros « bouquins » des philologues. Quant à former une commission de savants — il en fut jadis question — afin de prouver que nous parlons un français authentique, autant vaudrait, j'imagine, en charger une d'établir que nous ne marchons pas sur la tête et que nous ne sommes pas des topinambours.

Beaucoup d'inepties débitées sur le compte de notre parler proviennent d'une pitoyable confusion entre la manière de prononcer et le fonds même de la langue. C'est ainsi qu'on nous accuse de parler

1. Je ne parle pas des anglicismes, ce terrible fléau qui nous empoisonne et dont je ne sais trop comment nous pourrions jamais nous débarrasser.

patois, parce que nous ne prononçons pas comme les Parisiens. Et les Marseillais donc... ! Voilà tout le fondement des théories absurdes sur le « Parisian French ». Et le ridicule n'a pas encore tué la légende². Il n'y a pas un défaut de prononciation chez nous qui ne se retrouve en France. Je renvoie à Thurot, Desgranges, F. Brunot et autres.

Je n'ai qu'un mot à dire là-dessus, vu que cette question est parfaitement secondaire. C'est, du reste, peine perdue que de vouloir corriger les détraqués qui persistent à prendre un plat à barbe pour l'armet de Mambrin.

La prononciation parisienne n'est pas la norme du parler français ; de plus, à Paris, c'est, en somme, l'accent voyou qui, dans bien des cas, fini par triompher du parler de la Cour. Qui oserait reprocher à nos illettrés de prononcer comme Louis XIV ? Il faut aller en Touraine pour entendre le français le plus pur³. Or, entre un Tourangeau et un Canadien français d'égale culture, la différence de langage est nulle ou presque imperceptible. On ne pourrait en dire autant d'un New-Yorkais nasilleur conversant avec un Cockney de Londres.

Voilà sous quel signe, dans quel esprit et par quels procédés doit s'accomplir la nationalisation de notre enseignement et, partant, de notre littérature. Et j'ajoute que plus elles porteront profondément imprimé le sceau de la patrie, plus aussi elles seront humaines et universelles. C'est ainsi que nous rejoignons l'humanisme, dont je voudrais, dans un prochain article, compléter la définition.

2. Je compte bien que nos chaires de philologie et de phonétique expérimentale réussiront à la détruire à jamais.

3. Palsgrave le constatait jadis (1535) et rien n'a changé depuis : « For within that space — betwene the ryver of Seyne and the ryver of Loynre — is contayned the herte of Fraunce, where the tonge is at this day moost parfyte, and hath of moost auncyente so contynued ». On en trouvera l'explication dans les fréquents et longs séjours que la Cour faisait dans cette région, encore toute peuplée de magnifiques châteaux, monuments impérissables d'un glorieux passé.

LA TECHNIQUE DES TESTS

Paul L'ARCHEVÊQUE

Quel ne fut pas l'émoi provoqué en certains milieux par cette « innovation », la méthode des tests !

On a vu, dans cette « nouveauté », quelque chose qui pouvait troubler un ordre bien établi et plusieurs fois séculaire, dans lequel s'engourdissaient lentement les efforts de certains petits maîtres autoritaires, infaillibles et routiniers.

L'intransigeance intellectuelle de quelques pédagogues « expérimentés », comme celle de certains maîtres, novices prétentieux d'allure moyenâgeuse, a misérablement éclaté en diatribes pédantesques, gonflées de sarcasmes ridicules autant que de sourde rage.

Atteints de la phobie de toute idée neuve, ou, plus simplement, agacés dans leur amour-propre, ces esprits inquiets ont eu des « agitations de frelons », manifestant ainsi

« Que cet art passait leur savoir. »
Car, comme l'a écrit Claparède : « Les hommes préfèrent leurs convenances à la vérité ; aussi, ne veulent-ils pas être convaincus, et ils ont grand peur de l'être. Comme les savants du temps de Galilée, ils refusent énergiquement de mettre l'œil à la lunette de crainte d'y voir ce dont ils nient la réalité. »

Ces obstinés du XVII^e siècle ressemblent étrangement à certains théoriciens contemporains, préclitants ou réfractai-

res, qui ruminent des préjugés identiques vis-à-vis de la technique des tests. C'est là, il est vrai, une réaction foncièrement très humaine et, en quelque sorte, normale, mais qui devient, de nos jours, de moins en moins excusable.

Ce qui étonne ou scandalise le plus dans cette technique « d'inspiration matérialiste » (et américaine !), c'est l'idée fondamentale qu'on y trouve de la mesure objective de certaines entités paraissant, à priori, se soustraire absolument à de semblables procédés d'estimation quantitative en éducation.

Pourtant, l'homme est bien naturellement enclin à mesurer les effets qu'il produit dans les divers domaines où il exerce une activité organisée. Ne serait-il pas alors également juste et raisonnable qu'il en soit ainsi dans l'enseignement, où, par une action plus ou moins systématique, on tend, avant tout, à agir sur les diverses potentialités ou aptitudes de l'enfant ? Quand, dans presque tous les autres champs d'action, on possède d'excellents procédés de contrôle, pourquoi l'éducateur ne pourrait-il pas connaître avec plus de certitude la somme des progrès réalisés par les élèves soumis à son influence ?

De fait, d'après un usage fort ancien, universellement répandu, on parle couramment, dans le monde pédagogique, de résultats plus ou moins élevés et même de niveaux intellectuels plus ou moins bas.

De même encore, des chiffres traduisent habituellement l'appréciation des maîtres tant sur la conduite de leurs élèves que sur leur application au travail. Ce sont là, semble-t-il, des habitudes qui impliquent une estimation quantitative de certaines grandeurs ou entités purement qualitatives et apparemment peu susceptibles de mesure.

Il existe donc déjà tout un système de mensurations pédagogiques ou psychologiques peu compliquées et, par cela même peut-être, fort en usage. Cependant, jusqu'à ces derniers temps, on avait plus ou moins négligé de déterminer sérieusement la valeur réelle de ces divers procédés de cotation et d'estimation. Sans rien connaître de la validité ou de la certitude des critères employés dans toutes ces appréciations chiffrées, on les a crues parfois si exactes et si sûres qu'on a été, dans la pratique, jusqu'à graduer en fractions des nuances très subtiles dans la qualité des produits scolaires comme dans celle du travail, de la conduite des élèves et même de leurs diverses aptitudes intellectuelles.

Or, la plupart de ces procédés traditionnels d'estimation quantitative, malgré de telles apparences de précision et d'exactitude, reposent généralement sur des comparaisons arbitraires, subjectives et instables, lesquelles, entachées d'une sorte d'impressionnisme vague et imprécis, manifestent bien toute la précarité des critères qui les inspirent.

Pour s'en convaincre, il suffirait peut-être de connaître les résultats obtenus à la suite de nombreuses recherches poursuivies, en France et aux États-Unis surtout, sur le degré de confiance qu'il est permis d'accorder au système de cotation en usage dans l'estimation des diverses valeurs d'ordre pédagogique ou psychologique. Toutes ces études objectives et systémati-

ques conduisent à une constatation générale : une variation et une instabilité excessives dans la sériation des valeurs estimées. Les notes attribuées par différents professeurs aux mêmes productions scolaires, ainsi d'ailleurs que les diverses appréciations d'un même travail par un seul professeur, montrent des écarts aussi considérables que si, dans l'un comme dans l'autre cas, on avait tout simplement procédé au hasard. Ainsi, et pour un seul exemple, cent dix-huit (118) professeurs « spécialement spécialisés » attribuèrent à une même composition de géométrie des cotes variant entre 28 et 72 points sur 100. C'est là une marge de variabilité pour le moins excessive.

La technique des tests apporte seulement un peu plus de précision et surtout d'objectivité dans la mesure de l'apprentissage scolaire de l'enfant ainsi que dans l'estimation du degré de développement des traits de sa personnalité ou de quelques-unes de ses aptitudes. C'est à cette fin que les pédagogues et les psychologues ont cherché, puis proposé un outil plus efficace dans l'appréciation indirecte, mais strictement objective des habiletés acquises, toujours extériorisées en quelque sorte dans ces réalisations concrètes, matérielles et parfaitement mesurables, les produits scolaires et le comportement extérieur des individus.

Le test est une sorte d'examen formé d'épreuves simples, rapides et variées, précises et ne comportant aucune ambiguïté. Les questions ou exercices qui le constituent ont toujours été soigneusement choisis à l'aide de diverses techniques statistiques qui permettent d'en déterminer exactement la validité et la certitude.

Par la multiplicité des questions qu'on y trouve, cette sorte d'épreuve peut couvrir une plus grande étendue de la matière de l'examen et, cela, sans augmenter

le temps nécessaire à l'administration du test, par suite de la brièveté des réponses exigées. Du même coup, le travail de la correction s'y trouve simplifié d'autant et comporte l'avantage primordial d'annuler absolument le rôle d'un jugement subjectif, plus ou moins aléatoire, parce que venant d'un correcteur inévitablement soumis à l'influence de circonstances diverses et variablement perturbantes.

Le test scientifiquement construit est de plus ordinairement standardisé et étalonné. Standardisé, il est accompagné d'instructions à suivre à la lettre dans l'administration, dans la correction de l'épreuve et dans l'interprétation des résultats. L'étalonnage consiste principalement dans le traitement statistique des résultats obtenus à la suite d'essais répétés sur des grands nombres de sujets systématiquement choisis. Ces administrations successives, en plus d'aider à la sélection des meilleures questions, fixent des moyennes de rendement, des points de comparaison, des critères objectifs que l'on appelle normes.

Enfin, les tests ou épreuves objectives sont, en pratique, aussi utiles que variés suivant le but que l'on se propose.

L'espace ne nous permet pas de faire ici un exposé plus complet de la technique des tests. Puissent cependant ces quelques considérations donner seulement une idée du perfectionnement que l'on tente d'apporter ainsi aux examens traditionnels.

Il ne faudra pas s'étonner de l'aveu que la méthode des tests n'a pas encore atteint la perfection. La médecine elle-même, pourtant de beaucoup son aînée, comme

on l'a déjà dit « tâtonne encore dans bien des cas » et, malgré tout, on n'ose pas souvent refuser ses services.

Certains modernes, trop enthousiastes, voient dans le test une sorte de panacée miraculeuse et universelle à tous les maux dont souffrent les élèves et les maîtres. Aux États-Unis surtout, où cette méthode s'est développée avec une rapidité extraordinaire, on en est venu parfois à prétendre mesurer certains éléments absolument impondérables.

Cependant, parce que l'on ne peut pas tout mesurer, ou parce que l'on n'y parvient que très imparfaitement, il faut bien admettre avec Alfred Binet qu'un peu de mesure vaut mieux que l'absence totale de mesure.

Il reste malgré tout que les adversaires de cette méthode de mesure manifestent bien la tendance naturelle de l'esprit humain qui le pousse à refuser catégoriquement tout ce qui n'entre pas dans le cadre étroit des acquisitions scientifiques ou philosophiques de chaque époque. C'est là aussi une réaction commune aux esprits qui abdiquent devant la complexité des phénomènes et qui, extasiés dans la simplicité pratique de ce qui existe, ignorent ou suppriment tout ce qui leur paraît inexplicable au lieu d'en chercher la solution.

Il ne faut pas aller jusqu'à condamner totalement les examens traditionnels, oraux ou écrits, mais bien plutôt essayer de les améliorer et, suivant le conseil de Comte, travailler « toujours au perfectionnement de nos descendants sous l'impulsion de nos ancêtres ».

UN PAYS MARTYR : LA NORVÈGE

Fin janvier, nous nous demandions si les Allemands étaient encore en mesure de contenir la formidable poussée des armées soviétiques ou si celles-ci, passant l'Oder, seraient appelées à poursuivre leur rapide marche vers l'Ouest et à s'emparer de Berlin.

Tout en enregistrant de notables succès, les Russes ont bien naturellement dû souffler quelque peu. L'étonnante allure de leur précédente progression, l'allongement de leurs lignes de communications justifiaient quelque ralentissement dans les opérations. Celles-ci ne s'en sont pas moins développées tant en Silésie, au sud, que dans la région de Stettin et de Dantzig, au nord, tandis que les centres de résistance demeurés en Prusse-Orientale étaient « nettoyés ». À Kustrin, l'armée soviétique ne se trouve plus qu'à une quarantaine de milles de la capitale allemande.

C'est sur l'autre front, celui de l'ouest, tenu par les Alliés, que l'offensive prévue il y a un mois a fait de remarquables progrès. Sous la poussée des troupes américaines, canadiennes et anglaises, la ligne Siegfried a été enfoncée et les Alliés s'avancent victorieusement vers le Rhin. Les succès des Américains, en particulier, ont dépassé les espérances : Cologne en ruines est occupée par eux ; ils menacent la barrière du Rhin, alors que les Canadiens cherchent à briser la sévère résistance qui leur est opposée à Vers Krefeld.

Ainsi les Alliés sont déjà sur les bords des deux grands fleuves, — l'Oder et le Rhin, — qui protègent le centre de l'Allemagne. Et tandis que l'étau se resserre, celle-ci est soumise à un constant bombardement aérien qui ne peut manquer non seulement de désorganiser l'effort de guerre, mais de démoraliser la population en rendant toute vie normale impossible.

Seul, le front italien tient encore bon. Mais il est relativement secondaire en comparaison des deux autres.

*
* *

Alors que la guerre fait rage sur une grande partie de l'Europe, libérant peu à peu les contrées soumises au joug nazi, la pensée se porte vers ces autres pays qui attendent encore — et avec quelle impatience, leur libération.

Parmi eux, celui qui a senti le poids de la botte allemande depuis le plus longtemps et de la façon la plus rude est sans doute la Norvège. Et cependant, s'il était un pays pacifique, sage et dépourvu d'ambition, un pays qui avait su rendre la vie souriante au milieu d'une nature sévère, c'était bien la Norvège. Elle ne songeait qu'à élever le niveau social et culturel de ses habitants, à leur procurer un maximum de bien-être, de savoir et de sécurité en employant au développement des institutions d'assistance et d'enseignement les sommes que d'autres pays employaient à l'entretien de leurs armées.

Trois millions d'habitants répartis sur une immense étendue de côtes profondément découpées et rappelant celles du Chili devaient être défendus par une armée de 200,000 hommes — en théorie — assujettis à un service militaire d'une durée de 84 jours.

On se souvient du rapide développement des événements de 1940. Pour échapper au blocus britannique, les Allemands utilisent les eaux territoriales norvégiennes. Un de leurs bateaux auxiliaires, l'« Altmark », abordé par un croiseur anglais, transportait des prisonniers de guerre dans des conditions illégales. Récriminations, protestations de part et d'autre.

Pour empêcher le renouvellement de faits de ce genre, les Alliés décident, le 8 avril, de mouiller des mines à l'entrée de certains fjords. Mais déjà une flotte allemande est en route vers Oslo dont les fortifications sont attaquées par surprise le même jour à minuit. À 4 heures du matin le Ministre d'Allemagne remet un ultimatum exigeant une reddition complète et immédiate sous prétexte de « protéger » le pays. La menace est fièrement repoussée et, tandis que les forces armées alertées en toute hâte, improvisent la résistance, le Roi, le Gouvernement, le Parlement évacuent la capitale. Sous des bombardements incessants, ils retraitent sans cesse vers le nord jusqu'au moment où, le 7 juin, tout espoir était perdu. Le Roi quitta alors la Norvège pour s'installer à Londres avec ses Ministres. En s'éloignant du sol de la patrie, il exhorta pathétiquement son peuple à poursuivre un combat auquel dans son exil il demeurerait associé.

Grande Bretagne et France avaient promis leur entier concours au noble petit pays ainsi outrageusement attaqué. Leurs troupes commençaient d'arriver ; elles avaient même remporté quelques succès dans le nord, à Narvik, port d'embarquement des minerais de fer de Suède à destination de l'Allemagne, quand l'invasion de la Hollande, de la Belgique, puis de la France vinrent brusquement changer le cours des événements. La présence de toutes les troupes alliées était indispensable pour essayer d'endiguer le flot qui déferlait sur la France. La Norvège était un théâtre d'opérations excentriques où il devenait impossible de se maintenir. Il fallut l'abandonner.

Sa résistance avait duré exactement deux mois — 9 avril — 9 juin, date de sa capitulation. Et pourtant, à la formidable machine de guerre allemande, la Norvège n'avait pu opposer que 6 divisions partiellement mobilisées et dépourvues de tout char d'assaut, — 62 avions de reconnaissance, 12 avions de chasse et 4 croiseurs de 3,500 tonnes datant de 40 ans ! Malgré cette dérisoire insuffisance numérique et matérielle, le Général Ruge fit bravement front avec une poignée d'hommes déterminés et sportifs. Faisant le coup de feu dans les défilés des montagnes, se cachant dans les forêts de sapins, après le premier effet de surprise, ils tinrent vigoureusement tête à l'envahisseur. Près de deux mille des leurs tombèrent en défendant leur sol pied à pied, mais l'ennemi avait perdu 1,400 tués, 1,600 blessés

et 2,400 disparus. Ils avaient chèrement fait payer l'odieuse agression.

Aucun pays peut-être n'a donné un exemple aussi complet de résistance à l'ennemi.

Traqué d'Oslo à Tromsø à travers les montagnes et les forêts, le Roi ne quitta le territoire national qu'avec tous les membres de son gouvernement, non seulement sans s'être résigné à la capitulation, mais en lançant un nouvel appel à la lutte. Si deux jours après la vaillante petite armée norvégienne a dû renoncer à poursuivre un combat par trop inégal, c'est là un simple état de fait. Le gouvernement réfugié à Londres continue de représenter légalement la Norvège avec la pleine approbation du Parlement qui, à l'unanimité — cinq membres seulement étant absents — lui a accordé les pleins pouvoirs, même quand il serait au loin.

Dans ces conditions, qu'est-il advenu dans le pays ? Aussitôt les Allemands arrivés, Quisling constituait un gouvernement. Qu'était ce Quisling dont le nom a perdu jusqu'à l'apparence d'un nom propre pour devenir comme celui de Judas, un nom commun qui signifie « traître » dans toutes les langues du monde ? Farouche partisan des méthodes autoritaires et admirateur de la force allemande, il s'efforçait depuis le triomphe des nazis en Allemagne de créer un parti politique analogue en Norvège. Il avait réussi à grouper autour de lui quelques jeunes fanatiques dont les ardues convictions étaient insuffisantes à suppléer au petit nombre. Aux dernières élections, en 1936, le parti de Quisling, qui se faisait appeler le « rassemblement national », n'avait réuni que le chiffre insignifiant de 28,000 voix (soit 2% des suffrages) de sorte qu'il était incapable de s'assurer un seul siège au Parlement. Cependant c'était là le parti qui mettait cyniquement la main sur le pays en devenant, dès le 25 septembre 1940, le seul parti politique autorisé. Après un essai de coopération avec un « Conseil Administratif » norvégien, Quisling devint en février 1942, seul maître de la Norvège par la grâce du Commissaire allemand. À cette occasion, celui-ci exprimait sa confiance de le voir transformer le pays suivant les principes nationaux socialistes « pour devenir un élément essentiel de la grande communauté germanique ».

Il se trompait étrangement. Tout au plus, en groupant ses fervents partisans, Quisling parvint-il à constituer un détachement de fidèle-

les qui prêta serment à « Adolphe Hitler, chef de tous les Germains ». Quant à la tentative de constituer une « légion norvégienne antibolchevique », elle n'aboutit qu'à la formation d'un contingent de 700 membres, dont la plupart appartenaient au parti de Quisling. Celle qui suivit en vue de la formation d'un régiment de grenadiers réunit 34 volontaires, en dépit d'une intense propagande et d'une campagne de menaces.

Car, sauf une majorité insignifiante, la population norvégienne tout entière s'était arc-boutée dans un effort de résistance à l'oppressur. Dès le mois de décembre 1940, le Président et tous les membres de la Cour Suprême remettaient leur démission, leur conscience ne leur permettant pas d'exécuter les ordres du Commissaire allemand. Peu auparavant, les habitants, qui sont presque tous de religion luthérienne, faisant table rase des quelques divergences qui les séparaient, constituaient un « Conseil chrétien » pour défendre la liberté de leurs Églises. Une lettre des Évêques condamnant l'attitude antireligieuse des Nazis fut lue dans les paroisses en dépit de l'interdiction des autorités occupantes. Enfin, le 1 février 1942, la police empêcha des milliers de fidèles d'assister à un service dans la cathédrale de Trondjheim et en expulsa le doyen. Cet acte de violence provoqua d'autant plus d'indignation que la ville de Trondjheim avait été jadis l'antique capitale de la Norvège et que, bâtie au moyen âge par des architectes venus du continent, sa cathédrale, récemment restaurée avec amour, est la plus vénérée de tout le pays. Parmi le fouillis de ses sculptures, on remarque notamment une figure dont le sourire rappelle étrangement celui, si célèbre, de l'ange ornant le portail de la cathédrale de Reims. — Désormais, la rupture entre l'Église de Norvège et les autorités nazies était un fait accompli.

En raison du développement de l'enseignement, l'opposition des instituteurs aux ordres de l'occupant fut un des phénomènes les plus significatifs de la résistance nationale. Sommés de signer l'engagement de collaborer à l'ordre nouveau, 90% refusèrent. Ils furent par la suite incorporés de force dans une association dirigée par un sympathisant nazi. Sur 14,000 instituteurs, 12,000 envoyèrent leur démission. Alors se déclencha contre eux une lutte tragique. Treize cents furent arrêtés, dont la moitié torturée, envoyée en Allemagne ou ex-

pédiée, en plein hiver, vers le Cap Nord dans des conditions inhumaines. Beaucoup d'écoliers firent grève, parents et enfants se solidarisant avec le personnel enseignant.

Même persécution à l'Université d'Oslo où les 4,000 étudiants protestent contre le nouveau recteur qui leur est imposé : 70 professeurs et 1,400 étudiants sont arrêtés, 650 déportés dans des camps de concentration allemands.

Il n'est pas jusqu'au sport, cette institution nationale dont la Norvège est justement fière, qui n'ait eu à se révolter contre l'oppression nazie — Les Allemands prétendent réorganiser les associations sportives. Leurs membres font grève. Ils ne se présentent à aucune compétition patronnée par l'occupant pour se rencontrer dans des concours « illégaux ». De nombreux sportsmen sont arrêtés, dont les trois frères Ruud, tous champions olympiques.

Le résultat de cette résistance, c'est qu'en mars 1944, treize mille Norvégiens avaient déjà été arrêtés parmi lesquels l'Évêque d'Oslo, le Recteur de l'Université, le Président de la Cour Suprême, des professeurs, des pasteurs, des juges, des avocats, des officiers, en masse. En juillet 1944, 271 personnes avaient été passées par les armes parmi lesquelles des chefs syndicalistes, car une grève de 30,000 ouvriers ayant éclaté à Oslo le 8 septembre 1941, la police fit main basse sur les chefs travaillistes et l'état de siège fut proclamé dans la capitale.

La Norvège ne s'est pas contentée de résister sur le front intérieur. Elle a fait l'impossible pour joindre son effort de guerre à celui des Alliés. Plusieurs camps norvégiens ont été institués en Écosse où les jeunes gens qui ont réussi à fuir le pays sont entraînés. Les aviateurs ont reçu leur instruction au Canada, non loin de Toronto. Dès 1943, quatre escadrilles norvégiennes étaient incorporées dans la R.A.F.

Mais c'est surtout dans le domaine de la marine marchande que la Norvège a rendu service aux Alliés. Elle possédait en août 1940 une flotte de 1,182 bâtiments de plus de 500 tonnes totalisant plus de 4 millions et demi de tonnes, sans compter 300,000 tonnes de bateaux de moindre importance. C'était la troisième ou la quatrième marine du monde. Sur ce nombre, 275 bateaux seulement passèrent aux mains des Allemands, tandis que près de

mille bâtiments montés par 25,000 marins se mettaient à la disposition d'un organisme créé à Londres.

Les pertes subies par cette marine sont appréciables. Alors que la Norvège était encore neutre, 54 de ses bâtiments ont été coulés par les Allemands. Depuis l'invasion jusqu'au début de 1944, les pertes se chiffraient par 400 navires coulés et 3,000 marins disparus.

Parler de « l'héroïque Norvège » est devenu un lieu commun. Mais quand, à la lumière de ces faits et de ces chiffres, on se rend exactement compte en quoi a consisté cet héroïsme, on n'en éprouve que plus de respect pour un peuple fier, épris de liberté et de dignité qui, dans des circonstances tragiques, a montré qu'il était resté l'héritier de la tradition de ses farouches ancêtres, les Vikings.

André LIORAN

EN MARGE DE...

● GARE À LA FIN DU MONDE

Le sort de la France ne saurait laisser personne indifférent dans le monde littéraire, scientifique, artistique ou politique. À la vérité, il est universellement admis qu'une France forte constituera la sauvegarde la meilleure et la plus dynamique de la paix internationale.

La France rétablie dans ses droits avec une armée puissante qui montera la garde sur le Rhin ; avec une aviation moderne et une marine « faite pour se battre » suivant l'expression de D'Argenlieu, constituera avec l'Angleterre, les États-Unis et la Russie un bloc compact et solide qui assurera nos petits-fils, demain, contre les risques d'une autre guerre.

On ne peut pas ne pas aimer la France, à cause de ce qu'elle a apporté à l'univers dans tous les domaines. Quant aux Français, on leur adresse bien des reproches, mais si nous avions comme eux subi trois invasions en moins de trois quarts de siècle, il est probable que nous aurions certains ressentiments et certaines rancœurs, ce qui influencerait sur notre caractère !

Si on avait le triste courage de nier la somme des bienfaits dont la France a doté l'humanité, on nierait l'évidence. Voilà pourquoi, dans l'ordre nouveau qui sera instauré dans la prochaine édition du monde civilisé, il faudra compter avec la France, et si les autres ne

le comprennent pas, nous nous achèverons vers la plus grande faillite de l'histoire universelle.

C'est un Italien, Gabriele d'Annunzio, qui a dit : « France, sans toi le monde serait seul ! » Cette parole d'un poète s'appliquera dans l'après-guerre dans le plan des hommes pratiques qui auront à asseoir la civilisation sur des bases assez stables pour que de nouvelles catastrophes n'achèvent pas de détruire ce qui nous reste. Il ne faut pas que le monde soit seul !

Voilà l'opinion de ceux qui aiment la France et qui croient au rôle important qu'elle doit jouer. Quant aux autres, s'ils pensent d'abord à eux en oubliant ce qui doit être fait pour l'humanité, eh bien, ils agiront de manière à orienter encore — l'histoire se répétera — l'univers vers le désastre qui marquera la fin de la civilisation.

Ce billet aurait pu avoir pour titre : *La mort de la France ou le retour à la barbarie*. Mais soyons bien tranquilles, la France va revivre, elle sortira plus grande de cette crise. Elle en a vu bien d'autres !

● APRÈS LE SPECTACLE

La revue est un genre difficile que M. N'Importequi ne peut pas aborder avec succès. Cela demande de l'esprit, du tact, de la fan-

taisie, de l'imagination, du talent et du travail. Bien des qualités pour un seul homme !

Quand ces lignes paraîtront, la revue *Fridolinons '1945* appartiendra au passé et nul ne sera tenté de voir dans ce billet une réclame qui ne serait pas à sa place ici. Nos lecteurs nous permettront simplement de rendre un hommage mérité à l'un des nôtres.

M. Gratien Gélinas est un Canadien français et son talent de revuiste s'apparente à l'esprit français et à l'humour anglais. Cela forme une combinaison des plus heureuses ! Il y a du piquant, du mordant, de la finesse, de la sagacité, du bon sens dans ces satires de l'actualité — et au-dessus de tout cela, il y a de l'esprit, de l'intelligence.

Dans *Fridolinons '1945* il y a moins de grosses blagues crues, moins de gauloiseries que dans les revues précédentes et cela indique un grand progrès chez M. Gratien Gélinas.

En élaguant quelques amusettes sur le clergé ou les choses de la religion, ce serait parfait. Certes, M. Jacques Maritain n'y trouverait rien à redire. Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat mais, tout de même, nous admirons trop l'art de l'auteur pour qu'il ne nous permette pas de lui parler à cœur ouvert.

La vie de J.-B. Laframboise, un des sketches, est presque un chef-d'œuvre. La fin de ce numéro est une pure merveille.

Que M. Gratien Gélinas continue de travailler. Cet auteur qui se double d'un talent de comédien hors de pair honore le Canada français. Sa réussite chez les gens de la haute, chez les gens de la classe moyenne et chez les gens du peuple est un hommage non équivoque au talent de l'écrivain et de l'artiste. Son succès devrait inciter d'autres Canadiens français à travailler comme notre talentueux compatriote.

● LA BANDE DE VOLEURS

La lutte des puissances du mal contre le bien général est illustrée d'une façon saisissante par la traite des blanches et le vice commercialisé. La situation se complique du fait que ces messieurs de la prostitution organisée tirent de formidables revenus en exploitant la luxure. Et ils ne veulent pas lâcher une affaire d'or ! C'est une bande malfaisante, mais elle a l'esprit de l'organisation et elle est prête à se défendre *unguibus et rostro*.

En face, il y a le clergé, les ministères et les services de santé, le Comité de vigilance, c'est-à-dire les forces de la morale, de l'hygiène, de la médecine préventive, et les citoyens. À ce sujet, on pourrait rappeler le mot de Théophile Gautier que François Coppée citait dans une de ses chroniques : « On entend souvent parler d'une bande de voleurs, on n'entend jamais parler d'une bande d'honnêtes gens ! »

Eh bien, c'est le temps pour les honnêtes gens de se former en bande pour présenter un front unique, décidé, volontaire, contre la bande des exploités éhontés du vice !

La prostitution est un problème difficile à résoudre. La suppression totale et définitive des maisons closes ; l'emprisonnement pour tous ceux qui s'occupent de la traite des blanches, pour tous ceux qui profitent du vice commercialisé ; la réhabilitation pour les prostituées mises sur le pavé, trois facteurs qui contribueraient à la solution du problème épineux posé par la prostitution. Mais ces messieurs de la traite des blanches et, surtout, les tenanciers des maisons closes sont puissants. L'organisation de ces millionnaires sera-t-elle supérieure à l'organisation de tous les groupes d'honnêtes gens qui combattent la prostitution ? Les gangsters seront-ils plus forts que les défenseurs de la morale, de la santé, de la société ? Toute la question est là. Méditons sur le mot de Théophile Gautier et sachons nous organiser comme les bandes de brigands !

● L'ÉLOQUENCE D'UN GESTE

Certains gestes, certains silences ont une éloquence qui passe les plus beaux discours. La revue *The Universe* raconte comment le cardinal Van Rœy traita les professeurs triés sur le volet que les Allemands avaient choisis pour présider aux destinées de l'Université de Louvain.

Citons : « Une grande réception eut lieu en leur honneur dans l'une des salles de l'université et le cardinal Van Rœy fut invité à y assister.

Celui qui parla au nom des professeurs s'excusa de cette prise de possession en déclarant dans un discours plein de belles phrases que leur but était d'encourager l'amitié entre la Belgique et l'Allemagne, qu'ils désiraient établir une meilleure entente entre les deux

peuples, qu'ils cherchaient à favoriser la culture belge et à la relier en même temps à celle de la grande Allemagne voisine. Un silence impressionnant s'appesantit sur l'auditoire lorsque le cardinal se leva pour répondre. Ce fut le discours le plus bref de sa carrière.

« L'idée est excellente, dit Son Éminence... Nous l'étudierons après la guerre. »

Les professeurs n'enseignèrent jamais. »

Cela rappelle le geste de M. de Max, bourgmestre de Bruxelles. Lors de l'arrivée des Allemands, en 1914, un officier prussien entra avec toute son arrogance chez M. de Max et il mit un revolver sur son bureau. Très calme, le bourgmestre sortit son stylo de sa poche et il le mit à côté du revolver. À l'image de la force brutale, M. de Max opposait l'image de la force intellectuelle modestement représentée par une plume-réservoir.

Ces deux anecdotes se passent de commentaires.

● SUR DES FAITS

On a le communisme en horreur. On le fustige. On a raison. En attendant, on reconnaîtra que ce ne sont pas les tenants du communisme qui ont lancé l'univers dans la plus effroyable des guerres. Ce sont les tenants du nazisme. Ce sont toujours les mêmes barbares qui trois ou quatre fois par siècle attaquent la France pour tenter d'arriver à l'hégémonie du monde. Est-ce vrai ?

Lisez *Mission à Moscou* et vous verrez que l'Angleterre et la France auraient dû — et pouvaient — s'allier à la Russie contre l'Allemagne, ce qui aurait eu pour effet de casser les reins au rêve du pangermanisme hitlérien. Mais, hélas ! à ce moment-là, John Bull était servi par Chamberlain avec son esprit de parapluie et Marianne était servie par Raynaud, Daladier et compagnie avec leur esprit de balançoire ! Si la Grande-Bretagne et la France avaient eu Churchill et de Gaulle à leur tête, elles se seraient alliées à la Russie et M. Hitler aurait été dans ses petits souliers.

Quant à la Russie, son rêve était de lancer ses idées à l'assaut des intelligences. Or, on peut se défendre contre des idées subversives quand on a une tête sur les épaules, mais, à cause de M. Hitler, des millions et des millions d'hommes, de femmes et d'enfants sont morts ou vont mourir. Il a fallu cette hécatombe pour

tuer le nazisme. N'aurait-il pas été préférable que la Grande-Bretagne, la France et la Russie s'unissent pour barrer la route à l'Allemagne et pour écraser le pangermanisme dans l'œuf ?

Des millions d'hommes morts aujourd'hui pourraient, avec leur tête sur les épaules, se défendre contre les menées communistes !

Et puis, soyons pratiques, sans l'admirable cran des Russes, quel drapeau flotterait aujourd'hui à Ottawa ?

Notre clergé fait la distinction entre le communisme et le courage des Russes.

Et puis encore, est-ce que le communisme actuel n'est pas en train d'évoluer vers un régime moins révolutionnaire ? Il faut lire *Mission à Moscou* pour s'en rendre compte, tout comme M. Davies.

Pour le moment, il faut abattre le nazisme qui est resté ce qu'il était, une politique païenne qui voulait bâtir un ordre nouveau sur les restes de la civilisation chrétienne (liberté, charité, dignité de la personne humaine, fraternité, droit, justice, égalité, etc.).

Restons debout, fermement attachés à ces grands et fiers principes et nous saurons nous défendre contre tous les concepts qui les mettraient en péril.

À bas le communisme intégral, soit, mais vive la Russie qui a été, en fin de compte, une magnifique, courageuse et indomptable alliée.

N'oublions pas non plus que certains changements s'imposent chez nous, aux États-Unis et partout ! Et souhaitons que cela se fasse sans qu'il y ait trop de chambardements, sans qu'il y ait trop de grincements de dents !

● LA MORT ADOUCIE

Cet ineffable Bernard Shaw a encore, avec tout son esprit, perdu une fameuse occasion de se taire. Cette fois, il s'en prend aux autorités qui, selon lui, devraient adoucir la mort des criminels qui ont mérité — et largement — la pendaison, la guillotine ou l'électrocution. On devrait utiliser des moyens plus doux pour occire ces messieurs qui ont envoyé un ou plusieurs de leurs contemporains dans l'autre monde !

Rien ne répondra mieux à l'humour de Bernard Shaw que l'esprit d'Alphonse Karr. Encore une fois, l'esprit français aura raison de... l'autre.

On avait demandé à Alphonse Karr de signer une pétition pour l'abolition de la peine de mort et il répondit sur le champ : « Je veux bien, mais que messieurs les assassins commencent ! »

Cela règle la question et nous permet de flanquer au rancart la mort adoucie pour les assassins, chère à M. Bernard Shaw !

Mais, au fait, M. Shaw s'est-il apitoyé sur les millions de civils mitraillés, torturés, scalpés, flagellés, gazés, massacrés par les Boches la Gestapo ?

On serait curieux d'avoir l'opinion de Bernard Shaw à ce sujet. Parions qu'il ne la donnera point, pour la bonne et unique raison que ce ne serait ni chic ni original de parler de ça !

Nul ne songe à nier l'esprit de Bernard Shaw, mais il aurait peut-être le droit de ne pas essayer de nous en mettre plein la vue avec ses « sophisticated goods » ! On peut employer son esprit et son intelligence à d'autres desseins que l'adoucissement de la peine capitale !

D'ailleurs, avec les deux initiales du prénom et du nom de Bernard Shaw, on forme une expression concise en anglais. Elle est peut-être vulgaire mais elle exprime si bien ce qu'elle veut dire ! Ces deux lettres caractérisent admirablement certaines élucubrations de B. S.

Guy SAUVAGE

LE CONGRÈS S'AMUSE !

Roger DUHAMEL

Il y a au moins deux aspects à toute conférence internationale : les discussions sérieuses, les âpres luttes pour la suprématie, les calculs ambitieux des puissances. Et puis, il y a aussi les intrigues mondaines, les fêtes fastueuses, le jeu des influences féminines. C'est se refuser à comprendre l'histoire que de mépriser le rôle obscur et tout-puissant des femmes auprès des hommes d'État. Ce jeu subtil s'exerce à toutes les époques. On a beaucoup parlé de la Dubarry et de la Pompadour, mais à vrai dire Mme de Maintenon, malgré sa correction janséniste, fut une Egérie beaucoup plus redoutable et efficace. De notre temps, la tradition ne s'est pas perdue ; depuis qu'il y a des hommes et qu'ils sont sensibles à l'éclair d'un regard... On s'en rend compte peut-être davantage en France où un voile de respectabilité ne recouvre pas charitablement les liaisons compromettantes ; n'est-ce pas à la cour de la très digne reine Victoria que l'un de ses ministres lisait Zola, alors en grande vogue, sous la couverture très pudique d'une Bible ?

Aux jours sombres de 1940, alors que la France s'effondrait sous le poids de ses erreurs ou de ses fautes — après l'assassinat du duc d'Enghien, Fouché affirmait : « C'est plus qu'un crime, c'est une faute. » —, on a vu monter à la surface des profils de femmes. La ténébreuse comtesse Hélène de Portes, qui eut l'heur de mourir au détour d'une route en Suisse, exerçait une influence accaparante sur Paul Reynaud, caractère à la fois vif et indécis, qui masquait ses hésitations sous

le couvert d'une énergie verbale et souvent inopportune. Son action à Tours, au moment où Winston Churchill venait faire, par brève anticipation, l'inventaire de la défaite française, n'est pas belle. Et l'on comprend ce mot d'un petit soldat inconnu, qui lui interdisait la porte d'entrée : « Madame, la France veut mourir proprement. » Daladier avait aussi la marquise de Crussols, petite bourgeoise qui s'était décroché un beau titre nobiliaire pour pouvoir se rapprocher d'un démocrate au pouvoir. Et jusqu'à ce Levantin auvergnat de Pierre Laval qui s'était doté d'une comtesse polonaise. Byron disait avec raison : « Le malheur, c'est qu'on ne peut vivre sans les femmes, ni avec les femmes. » Et alors ?

Loin de moi la pensée d'imaginer que les hommes d'État graves et imbus de leurs responsabilités qui se réunissent périodiquement quelque part dans le monde, de Washington à Téhéran, de Québec à Yalta, n'éprouvent de ces lamentables faiblesses. Ils ont un monde à reconstruire, sans doute jugeraient-ils indignes de leur qualité de combattre pour l'empire toujours vacillant d'un cœur féminin ! Au lieu de ces intrigues d'alcôve, M. Staline préfère écouter solitairement des disques d'*Aida* dans un sombre appartement du Kremlin, M. Churchill mordille un cigare entre deux attaques de pneumonie, et M. Roosevelt s'efforce à comprendre la psychologie du général de Gaulle.

Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Nos hommes d'État n'ont pas toujours été des modèles de vertu. Il s'est produit dans

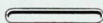
CONTRIBUTION VOLONTAIRE

Objectif pour 1944-45 :

\$3,000.

L'Association des Diplômés de l'Université de Montréal continue cette année sa campagne de souscription parmi les diplômés de l'Université. Grâce à la générosité d'un grand nombre de ses membres, elle est parvenue l'année dernière à augmenter le Fonds des Anciens et à défrayer une partie des dépenses d'administration du Comité des Recherches Scientifiques. Elle a également versé une somme de \$1650. pour permettre à des chercheurs d'aborder des travaux de recherches intéressants. Elle a aussi contribué à la publication d'un ouvrage scientifique. Malgré cela, le Fonds des Anciens est passé de \$2,259. le 31 août 1943 à \$5,050.74 le 31 août 1944.

L'année dernière, la campagne de souscription par contribution volontaire a rapporté la somme de \$2,292.77 sur un objectif de \$2,500. Cette première campagne n'a peut-être pas donné tous les résultats que nous en espérons, mais elle démontre clairement que les diplômés de l'Université sont conscients du rôle que jouent l'Association et le Fonds des Anciens dans la poursuite de l'œuvre universitaire. Les souscripteurs furent nombreux mais la cotisation moyenne un peu faible. Les besoins étant maintenant plus grands, nous devons tous être en mesure de faire plus et mieux. La campagne 1944-45, dont l'objectif est de \$3,000, nous en fournit l'occasion.



Souscrivons dès maintenant ; nous contribuerons ainsi à l'objet de ces campagnes qui est :

- accroître le Fonds des Anciens,
- aider la recherche dans tous les domaines de l'esprit,
- accorder des prix et des bourses,
- faciliter la publication d'ouvrages sur les arts, les lettres et les sciences.

A moins d'avis contraire de la part du souscripteur, toute somme versée au Fonds des Anciens durant la campagne sera divisée ainsi :

60% au Fonds des Anciens à titre inaliénable, seul l'intérêt pouvant être dépensé ;

40% qui sera employé aux fins précédemment indiquées.

Pour permettre à l'A.G.D.U.M. de dépasser son objectif, veuillez ajouter à votre cotisation annuelle de \$3.00 la somme que vous voudrez bien souscrire. Nous vous rappelons que toute souscription au Fonds des Anciens peut être déduite de votre revenu imposable, jusqu'à concurrence de 10% de celui-ci, autres dons compris.

Aidons le fonds des Anciens

LES ACTUALITÉS UNIVERSITAIRES



Un hommage de la Société Radio-Canada aux universitaires canadiens.

Soyez aux écoutes du poste C.B.F. tous les mardis soirs, de 10 h. 30 à 11 h. Ce programme est présenté à Montréal sous les auspices du Comité de Publication.

Vous êtes cordialement invités à nous faire parvenir votre appréciation et vos suggestions, aux bureaux de l'A.G.D.U.M., 2900, boulevard du Mont-Royal.

l'Europe de 1815 cette *fiesta incroyable* du congrès de Vienne où les affaires des États se sont jouées dans les boudoirs de ces dames comme autour des tables de jeu. Une pléiade de virtuoses de l'échiquier mondial s'étaient réunis dans la capitale de l'Autriche. La France y avait délégué le plus retors et le plus faux des plénipotentiaires, l'évêque d'Autun, Talleyrand, celui-là même qui affirmait un jour, avec une indulgence compréhensible. « La trahison n'est qu'une question de date. » Pour l'Autriche, c'est Metternich qui recevait, Metternich qui a permis à Rostand de bâtir le plus fort personnage de son théâtre post-romantique, Metternich dont la femme déclarait, à qui lui apprenait que son mari était volage : « Je n'ai crainte, je lui coupe les ailes soir et matin. » La Prusse, qui reprenait confiance en la vie depuis la paix d'Hubertsbourg, était représentée par Hardenberg et le remarquable savant que fut Guillaume de Humboldt, l'Angleterre, successivement par Castlereagh et Wellington, la Russie, par Nesselrode, Stein et surtout par Alexandre I^{er} lui-même, tsar de toutes les Russies, autocrate qui flirtait avec le libéralisme une fois sorti de ses frontières, le Saint-Siège enfin, par le cardinal Consalvi. Que de joueurs dans cette partie où se retrouvaient, dans un incroyable salmigondis, 216 chefs de mission et 500 diplomates, sans compter d'innombrables belles dames de toutes origines et prêtes à tous les emplois, qui tourbillonnaient dans ce carnaval.

« Pour rencontrer tant d'empereurs, de rois, de grands-ducs, de princes et de diplomates, d'innombrables jolies femmes s'étaient donné rendez-vous à Vienne. Le Congrès baignait dans une atmosphère aphrodisiaque et les rapports de la police secrète autrichienne signalaient soigneusement tous les jours chez quelle belle dame chaque grand personnage avait passé la nuit. Cette frénésie érotique influait même sur les affaires. Alexandre et Metter-

nich, notamment, se disputaient leurs conquêtes, et leurs maîtresses en titre se faisaient une guerre qui prenait des aspects politiques. On disait que Metternich avait avoué défendre les intérêts de Murat, parce qu'il aimait sa femme, cette Caroline qui était la propre sœur de Napoléon. Un jour, à propos d'une question politique, mais dans laquelle les histoires d'alcôve avaient certainement leur part, Alexandre provoqua même Metternich en duel et il fallut l'intervention de l'empereur d'Autriche pour étouffer ce scandale. »

Ainsi l'Europe lasse des guerres incessantes de Bonaparte retrouvait la paix et le plaisir. Paix précaire, il va sans dire. Et le protocole compliquait singulièrement l'expédition des besognes urgentes. Blessé dans son amour-propre national, il arriva qu'un jour le délégué du Wurtemberg souleva des protestations parce qu'on avait nommé son roi après celui du Hanovre. À quoi tenait le difficile imbroglio ? Le roi de Wurtemberg tenait sa couronne de Napoléon, tandis que le roi de Hanovre, également prince-régent d'Angleterre, n'avait son titre que depuis quelques jours. Il fallut donc nommer une commission pour disposer du litige. Querelles de préséance.

L'amour intervenait dans toutes les discussions politiques. Parce que le mélancolique Frédéric-Guillaume n'était pas réfractaire aux charmes de Julie Zichy, un diplomate remarquait avec un sourire : « Après la Saxe, c'est cette Julie qu'il aime le plus. » Dans un salon où il recevait les attentions les plus délicates, Alexandre lança un jour ce mot très sérieux : « La Pologne est à nous... Je n'y renoncerais jamais. Je l'occupe avec 200,000 hommes. On verra qui m'en chassera. » Il disait vrai : la Pologne est toujours à tout le monde, aux plus forts. Hélas !

Dans ce tourbillon enfiévré évolue nonchalamment Talleyrand, dont la paresse féminine et les instincts jouisseurs dissimulent une maîtrise extraordinaire de tou-

tes les ficelles enchevêtrées. Les rebuffades ne le repoussent pas ; le sentiment de l'honneur est aboli en lui (a-t-il jamais existé ?). C'est lui qui, après avoir reçu un camouflet de l'Empereur, sort de cette algarade publique, de son pas claudicant, et commente avec calme l'incident, au moment où un laquais lui tend son manteau : « Quel dommage qu'un si grand homme soit si mal élevé ! » Talleyrand est donc tout à fait à son aise dans le milieu viennois ; le jeu est compliqué, il exige l'usage de toutes ses ressources. Et malgré son astuce — peut-être à cause de son astuce —, malgré son génie de la trahison et de l'infidélité, il ne dessert pas la France.

On l'a observé avec raison, ce grand personnage est passé maître dans l'art de jouer sur le clavier des sentiments, des haines, des ambitions et aussi des idées. Les volte-face aussi brusques qu'imprévues n'ont rien qui doive le décontenancer. Et il y a toujours un humour discret dans ses manœuvres les plus étourdissantes. « Il ne manque pas de piquant que l'homme qui se fit le fervent défenseur du libéralisme contre le légitimisme conservateur de Talleyrand, n'était nul autre que l'empereur de Russie. Les dialogues des deux antagonistes prenaient parfois une tournure dramatique. « Je prends mes convenances », dit Alexandre. « Je mets le droit avant les convenances », répliqua Talleyrand. « Le roi de Saxe est un traître », affirma l'héritier des Romanoff. « Sire, un roi ne peut jamais être un traître », répondit l'ancien député de la Révolution. Lorsqu'on commençait à parler du partage de la Saxe, le tsar autocrate se référa « aux lumières du siècle » et évoqua le désir du peuple saxon de ne pas être divisé. Et lorsque Talleyrand, évêque apostat et marié, eut l'audace de commander une messe solennelle pour l'âme de Louis XVI, le jour de son exécution, l'empereur de Russie déclara que c'était une provocation du peuple fran-

çais. Il est vrai qu'Alexandre n'aimait pas se souvenir des monarques morts trop subitement, car il avait lui-même été complice des assassins de son père, Paul I^{er}. » Les spectateurs au balcon ne peuvent savoir tout ce qui se trame dans les coulisses de l'histoire.

Le congrès de Vienne demeure l'un des déploiements les plus sensationnels de la diplomatie européenne. Les entretiens secrets sont les plus rapidement divulgués. Des espions appointés dépouillent consciencieusement les archives et les dossiers des chancelleries. Et sur l'île d'Elbe, rongé d'ambition, Napoléon préparait les Cent-Jours.

Lors de la création de la Société des Nations, d'aucuns se sont fort scandalisés de ce qu'ils ont appelé dédaigneusement la diplomatie sur la place publique. Sans doute est-il périlleux que les affaires des peuples se discutent au grand jour. Mais était-ce vraiment là un précédent ? N'en a-t-il pas toujours été un peu ainsi ? Ce n'est pas tant la publicité des négociations qui est dangereuse, c'est la bonne foi des gouvernants qui ne laisse pas place assez souvent à l'honnêteté, à la justice, aux soucis supérieurs de l'intérêt des peuples. Des guerres inutiles, des traités bâclés, de nouveaux conflits qui ne règlent rien, des souffrances immenses pour les populations silencieuses et exsangues, c'est l'histoire de l'humanité. Au terme de son histoire de France, Jacques Bainville, pessimiste lucide, concluait ainsi des malheurs séculaires de sa patrie : « Après toutes ses convulsions, parfois plus violentes qu'ailleurs, elle ne tarde pas à renaître à l'ordre et à l'autorité dont elle a le goût naturel et l'instinct... Si l'on n'avait cette confiance, ce ne serait même pas la peine d'avoir des enfants. »

En marge de : Noël-Pierre Lenoir, *Préface à la paix*, Éditions Parizeau, Montréal 1944, et Stefan Zweig, *Joseph Fouché* (réédition), Éditions B. D. Simpson, Montréal 1944.

LES LIVRES

Jean-Pierre HOULE

MA PETITE AMIE POMME, par Gabriel Chevalier. (Éditions Clochemerle et Librairie J. A. Pony, Montréal).

« Ma petite amie Pomme » ou nouveau traité de l'Éducation des Filles. Sans hésiter, nous ajoutons ce sous-titre au dernier ouvrage de Gabriel Chevalier, bien qu'il soit toujours dangereux de prêter à un auteur, des idées qu'il n'a peut-être jamais eues. Mais pour qui connaît Chevalier, qui a lu ses autres livres, Clochemerle, Sainte-Colline, il paraît évident que ce rabelaisien a voulu en présentant sa petite amie Pomme, présenter du même coup ses vues sur l'éducation. Nous ne voulons pas insinuer, toutefois, que Chevalier énonce des principes, dicte des préceptes, qu'il recourt à une « semi-fiction » pour prendre part au débat, fort à la mode, sur l'éducation. *Pomme* est un enfant normal — Chevalier y insiste bien inutilement, car nous le croyons sans peine — vivant dans un milieu familial sain et qui veille à la santé morale et physique de cette petite fille qui annonce une femme charmante. Pomme est assez sotte : elle se porte bien ; ... elle est aussi « un vivant mélange de ruse et de sincérité, d'indifférence et de tendresse, de calcul et de légèreté, d'avidité et de générosité, d'entêtement et d'oubli, rassemblés dans le corps le plus ferme, le plus sain et le plus appétissant : un corps heureux ».

Cette enfant normale — donc intéressante, nous la suivrons avec son ami Gab jusqu'à ce qu'elle devienne une jeune fille qui ne sera plus « notre petite amie », car alors, elle aura des secrets. Avec « Gab », nous l'aimons pour sa santé, ses espiègleries, ses propos, ses jugements et même ses mauvaises notes. Et pour devenir une jeune fille *nette*, puis une femme (l'épithète est inutile), il n'aura pas été nécessaire que *Pomme* ait été tripotée par tous les « orientateurs » imaginables, ni que ses parents soient retournés à l'école. Et afin, *Pomme* que tu élèves à ton tour des enfants

normaux, il suffira que tu te rappelles « comment tu fus élevée par une mère, ton amie de chaque instant, dont le grand souci, après ta santé et ton bonheur, fut de déposer et de cultiver en toi une graine de générosité. Tu sais quel crédit elle fit à ta nature, avec quel respect de ta personnalité elle est allée à la recherche de tes dons propres, veillant simplement à écarter de ton esprit les laideurs et les hypocrisies, afin que tu t'épanouisses pleinement dans tes possibilités les meilleures. Elle disait de toi autrefois : « je crois que Pomme est bien *nette*. » Nette de l'âme voulait-elle dire. Tâche de rester nette, toujours. »

Ces lignes qui terminent le livre si plein de bonne humeur, de Chevalier, contiennent, à notre avis, tous les éléments d'une véritable éducation et nous dispensent des fadaises pseudo-scientifiques.

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES D'EDGAR POË (1), traduction de Charles Baudelaire (Éditions Variétés, Montréal).

Chaque conte de ce remarquable ouvrage, que viennent de publier Les Éditions Variétés, est une peinture impeccable, saisissante, terrible, attirante comme un tourbillon. Poë l'écrivain des nerfs, Baudelaire, le poète du péché, unissent leurs talents pour peindre l'hallucination, le doute, l'absurde, la contradiction, l'hystérie avec ses effets terribles, et tous les désordres qui flottent autour de l'homme pour le conduire au mal.

Dans ces récits fantastiques, on sent tout d'abord qu'il s'agit de quelque chose de grave. Et lentement, se déroule une histoire dont tout l'intérêt repose sur une imperceptible déviation de l'intelligence, sur une hypothèse audacieuse, sur un dosage imprudent de la nature dans l'amalgame des facultés. Le lecteur, lié par le vertige est contraint de suivre l'auteur dans ses entraînant déductions.

L'HOMME par Ernest Hello, (Éditions Variétés, Montréal).

Hello dévoile ici *l'Homme* dans toute sa nature intime, intellectuelle, sentimentale, religieuse. Il le pénètre comme on pénètre dans les gouffres et il nous le montre. Il étend la main vers la voûte du ciel, prend au soleil un faisceau de rayons, et entre ensuite dans l'abîme d'un pas tranquille, en nous tenant par la main et en nous disant : « Regardez et voyez. » Et le voilà promenant la lumière.

Vous verrez dans ce livre apparaître la vie, la science, l'art, *l'Homme*.

(Communiqué)

GHÉON, GLORIFIÉ PAR LES COMPAGNONS.

Les compagnons viennent de publier un splendide *cabier*, entièrement consacré à Henri Ghéon, dramaturge français et chrétien de fier lignage. Ils ont voulu honorer par là la mémoire de celui qui nous a quittés, en juin dernier. Ils ont été assez heureux pour compter sur des collaborations précieuses et très averties : Valdombre, Marcel Raymond, Gérard Pelletier, R. P. Gustave Lamarche c.s.v., Félix Leclerc, Guy Mauffette, R. P. Antonin Lamarche c.s.v., Jacques Maritain, Roger Varin, R. P. Émile Legault c.s.c., R. P. Hilaire O.M. Cap., etc. etc.

Ce *cabier* de 72 pages sur papier de luxe, avec couverture en deux couleurs, neuf hors-texte sur papier glacé, est une singulière réussite typographique et vous met en appétit de lire toutes les pages, sans en omettre une seule. Et l'on est bien payé de céder à l'invitation. « Le Ghéon que ce *cabier* nous présente, a écrit quelqu'un, est un Ghéon que l'on aime

davantage après lecture. Je vous dirai que ce cahier me fait l'impression d'un vitrail où se détache en traits de lumière l'image du maître. Un vitrail aux teintes riches et au dessin ferme et net. Un amour ardent en a guidé le montage... »

Ce *cabier*, numéro trois, s'insère dans la série de six *cabiers* que les compagnons de Saint Laurent ont lancés en septembre dernier.

LA CULTURE MODERNE EST-ELLE EN PÉRIL ? par André J. Krzesinski (Éditions Fides à Montréal).

Il ne suffit pas de poser la question pour la résoudre. Il faut, au contraire, un sens aigu des notions de culture et de civilisation ; il faut être capable d'évaluer le capital de richesses matérielles et spirituelles que des générations d'hommes ont accueillies jusqu'à ce jour ; il faut pouvoir se libérer de l'atmosphère empoisonnée de notre temps, ne pas se laisser séduire pour toutes les fausses richesses qu'offre notre siècle en démençe. L'auteur répond-il à ces exigences ? Après avoir lu son livre avec grande confiance et attention, je peux répondre affirmativement. Et la conclusion optimiste que M. Krzesinski apporte à son ouvrage reconfortera, j'en suis sûr, tous ceux que le salut de notre civilisation ne laisse pas indifférents. « Par ses études non moins que par ses voyages le Dr Krzesinski a acquis une formation qui le met à même de jeter la lumière sur ce problème ; et en ces jours catastrophiques où l'homme civilisé dévaste en des proportions si énormes l'œuvre de quatre siècles, le lecteur trouvera quelque consolation dans le fait que l'auteur aboutit à une conclusion optimiste ». (Mgr G. Barry O'Toole).

ÉCHOS ET NOUVELLES

● CONGRÈS À L'UNIVERSITÉ

Les 19 et 20 février dernier, avait lieu le 3^e congrès annuel de la Canadian Pest Control Operators Association. Les congressistes venant de toutes les provinces du Canada et même des États-Unis, furent reçus à l'Université par Mgr Maurault et M. A. Léveillé, doyen de la Faculté des Sciences. Ces deux jours furent des jours d'études sur les méthodes à suivre pour la destruction des insectes nuisibles et sur les recherches d'ordre entomologique qui se poursuivent dans notre Université et dans toutes les universités canadiennes et américaines. Ce congrès se termina par un banquet tenu à l'hôtel Windsor.

Les représentants de l'Université, membres de cette Association, sont les suivants : Mgr Olivier Maurault, recteur, M. A. Léveillé, Dr Georges Préfontaine, M. Gustave Chagnon, M. l'abbé Ovila Fournier, M. Paul Cartier, M. E. R. Bellemare, qui est secrétaire de cette Association.

● SUBVENTION POULENC FRÈRES

Pour la cinquième année consécutive, les laboratoires Poulenc Frères du Canada ont accordé une subvention de cinq cent dollars à l'Institut de Chimie de l'Université de Montréal ; pour la troisième fois, Mlle Rachel Robert M. Sc. nouvellement chargée de cours de chimie à la Faculté des Sciences, s'est vue désignée comme titulaire de cette bourse qui servira à défrayer les frais matériels des recherches de chimio-thérapie sur les sulfamidés qu'elle poursuit sous la direction de Roger Barré, D.Sc., sous-directeur de l'Institut de Chimie et professeur de chimie à la Faculté des Sciences et à la Faculté de Pharmacie.

La remise de cette bourse par M. Paul Gagnon, directeur-gérant des laboratoires Poulenc, à Monseigneur le Recteur qui l'a acceptée au nom de l'Université, a donné lieu à une réunion intime aux laboratoires de l'Ins-

titut de Chimie l'après-midi du 9 février 1945 ; étaient aussi présents, le docteur Georges Baril, D.Sc., directeur de l'Institut, M. A.-J. Laurence, D.Pharm. doyen de la Faculté de Pharmacie, Mlle Rachel Robert et Roger Barré.

L'Institut de Chimie apprécie hautement l'intérêt constant que les laboratoires Poulenc manifestent pour ses recherches de chimio-thérapie et a voulu le reconnaître en recevant ainsi officiellement M. Paul Gagnon leur directeur-gérant. Signalons ici que M. Paul Gagnon, B.Pharm., est un ancien élève de l'Université, a déjà donné des cours à la Faculté de Pharmacie et fait partie du Conseil de cette Faculté.

● MONSIEUR ROBERT LACOUR-GAYET À LA FACULTÉ DES SCIENCES SOCIALES

Monsieur Robert Lacour-Gayet, docteur en Sciences économiques et licencié en Histoire de la Sorbonne, a donné deux conférences sous les auspices de la Faculté des Sciences sociales. Il a parlé le mardi 6 mars sur « *Les Antilles françaises au temps des corsaires* » et le jeudi 8 mars, le sujet de sa conférence était : « *Comment l'Afrique du Nord est devenue française* ».

● FACULTÉ DES SCIENCES

La Faculté des Sciences annonce les nominations suivantes :

M. l'abbé Ovila Fournier, « professeur titulaire d'entomologie ».

M. Louis-Paul Dugal, « professeur titulaire de physiologie générale ».

M. Marcel Cailloux, « professeur agrégé de botanique ».

M. Robert Raymond, « chargé de cours en biologie ».

● PRIX DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE DE MONTRÉAL

L'Exécutif de la Société Médicale de Montréal accordera en 1945, lors de la dernière séance de décembre, trois prix pour les meilleures communications présentées et publiées au cours de l'année. Le premier sera de \$500.00 ; le deuxième de \$300.00 ; et le troisième de \$200.00.

Les auteurs devront envoyer 5 tirages à part ou copies dactylographiées de leurs communications au Secrétaire Général de la Société Médicale, à 4120 est, rue Ontario, *avant le 1er décembre*.

Pour participer à ce concours, il faut être membre titulaire ou correspondant de la Société Médicale et être âgé de moins de 35 ans.

Les travaux devront avoir comme base des observations personnelles, contrôlées scientifiquement, et comporter des conclusions où les idées de l'auteur seront clairement exposées.

Ces prix, destinés à encourager les jeunes médecins de chez nous dans le domaine de la recherche, aussi bien en clinique qu'au laboratoire, ont été gracieusement mis à la disposition de la Société Médicale par la compagnie Ciba.

● EXAMEN D'ENTRÉE À LA FACULTÉ DES SCIENCES

Pour être admis comme élève régulier à la Faculté des Sciences de l'Université de Montréal au début de la prochaine année académique, il faut, à moins d'être pourvu du baccalauréat ès arts des Universités Laval ou de Montréal, subir un examen d'entrée.

Cet examen aura lieu en juin prochain, aux dates suivantes : *Français* : le 13 juin, à 8 h. a.m. ; *Anglais* : le 15 juin, à 3 h. p.m. ; le *Dessin* et les *Matières scientifiques* : les 18, 19 et 20 juin, à 9 h. et à 2 h. p.m.

Ces examens se passent à l'immeuble de l'Université, 2900 boulevard du Mont-Royal. Les frais sont de \$5.00 payables entre le 1er et le 9 juin inclusivement, au bureau de la tré-

sorerie de l'Université de Montréal. On peut obtenir des renseignements supplémentaires au secrétariat de la Faculté des Sciences, AT. 9451, local 28, 2900 boulevard du Mont-Royal.

L'Association des Licenciés ès Sciences Commerciales (Écoles des Hautes Études commerciales de Montréal) tiendra son grand banquet annuel en l'honneur des licenciés de la promotion sortante (1945) samedi soir, le 5 mai prochain, en la salle à dîner de l'Hôtel Windsor.

Le conférencier invité sera M. Herbert H. Lank, vice-président de Canadian Industries Limited.

Figure bien connue dans les milieux d'affaires et les cercles universitaires, M. Lank, qui est originaire de Seaford, Del., fit ses études primaires au Seaford High School et reçut sa formation universitaire à l'Université de Delaware, à l'Université de Nancy, à la Sorbonne et à l'École Libre des Sciences Politiques de Paris.

En 1925, il entra au service de la compagnie du Pont, à Parlin, N.J. Il passa par la suite à la Société Française Duco à Paris. De retour aux États-Unis en 1928, il fut nommé gérant-adjoint du service d'exportation à la division des apprêts de du Pont.

En 1931, M. Lank assumait la direction du bureau du service des tissus et des apprêts à Buenos-Ayres, Argentine. Il devint par la suite directeur commercial des Industries Quimicas Argentinas Duperial à Buenos-Ayres, où il séjourna jusqu'en septembre 1942, alors qu'il fut nommé assistant spécial du président de Canadian Industries Limited. Il était nommé vice-président de cette dernière compagnie en avril 1943.

En cette qualité, il dirige la coordination de l'organisation commerciale, des relations extérieures et de la publicité.

M. Lank prononcera sa conférence en français, langue qu'il parle couramment de même que l'espagnol et le portugais, et traitera notamment des possibilités qui se dessinent dans l'après-guerre pour une génération de jeunes hommes d'affaires.

POUR VOTRE PLUS GRANDE
SATISFACTION, NOTRE DESSI-
NATEUR EST À VOTRE DISPOSI-
TION POUR MESURES ET
AJUSTEMENTS.

•

VÊTEMENTS POUR DAMES ET
MESSIEURS, SUR MESURES ET
FINIS À LA MAIN.

•

Henri DeSerres — Marcel Gamache

De **SERRES & GAMACHE**

354, RUE STE-CATHERINE E., CH. 55
TÉL. : HARBOUR 8339 - MONTRÉAL

VOUS SEUL

pouvez faire de votre demeure

UN FOYER

... mais nous pouvons vous
aider en vous offrant un choix
agréable, exclusif et profitable

à des conditions conformes à
votre budget.

Le magasin à rayons
qui a toujours grandi

LA MESSIER *Limitée*

1480-90 est, rue Mont-Royal — Montréal

Téléphone : FAlkirk 3541

Derniers devoirs...

— Laissez-nous vous assister dans vos
derniers devoirs envers ceux qui partent.
Nos conseils sont basés sur l'expérience.

Salons mortuaires — Service d'ambulance

GEO. VANDELAC *Limitée*

Fondée en 1890

G. VANDELAC, — Alex. Gour

120 est, rue Rachel, Montréal — BÉ. 1717

L'AUXILIAIRE PRÉCIEUX

Gardiennne fidèle des épargnes en temps de
paix, la Banque assume une double mission en
temps de guerre : elle concourt à la sécurité
financière du pays et elle protège l'avenir de
chacun de ses déposants.

LA BANQUE PROVINCIALE
DU CANADA

221 ouest, rue St-Jacques
Montréal

« Où l'épargnant dépose ses économies... »

*Les plus grands spécialistes de fourrures au détail du Canada
depuis plus de soixante ans*

CHAS DESJARDINS & C^{IE}
LIMITÉE

FRANÇOIS DESJARDINS, Président et propriétaire

1770, rue Saint-Denis, Montréal

Téléphone : HARBOUR 8191

MARINADES
CONFITURES
CONSERVES
MAYONNAISE



J. Joubert & Fils
ST-VINCENT-DE-PAUL, P.Q.
Jean Joubert J. J. Joubert Maurice Joubert



Jusqu'à 20%
ECONOMISEZ

En achetant votre assurance-auto de
GASTON RIVET
Assurances de tous genres
266 ouest, St-Jacques — MA. 2587
**LES MEILLEURS CONTRATS
AUX MEILLEURS PRIX**

Aubry-Paris

*Préparez vos fines liqueurs à l'avance
avec les SIROPS AUBRY-PARIS*
SPÉCIAL 24 OZ STYLE FRANÇAIS
Grenadine Crème Cacao
Kirsh Kummel
Cointreau Crème Menthe
Demandez-les chez votre marchand
ou appelez DUPONT 6225

Champagnette

Punch mousseux

Pom-d'Or

Cidre doux Mousseux

Infruit Inc.
Montréal

Chartré, Samson,
Beauvais, Gauthier & Cie

*Comptables agréés
Chartered Accountants*

MONTREAL QUEBEC ROUYN

Tél. : DOLLARD 2442

**MONTREAL DYEING
& CLEANING CO. LIMITED**

(Succ. A. VILLENEUVE)

TEINTURIERS et NETTOYEURS

189 est, rue Bélanger

Montréal

PAQUETTE
&
PAQUETTE

ASSURANCES GÉNÉRALES
276 OUEST, RUE ST-JACQUES — MA. 3261 *

GÉRARD-P. PAQUETTE — PIERRE PAQUETTE

FIEZ-VOUS AU TEMPS *avec une montre*

Des bijoutiers

Des diamantaires

O. St Jean
LIMITÉE

Tél. : AM. 2121 1215, Ste-Catherine E.

MONTRES DE BEAUTE ET DE PRECISION,
telles que Longines, Tavannes, Bulova, Fontaine,
Cyma, Gladstone, Lady May, Lord May, etc...

Prix variant de \$11.95 à \$900.00

**CREDIT FONCIER
FRANCO-CANADIEN**

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

5 est, rue ST-JACQUES

Siège social : Montréal

Succursales : Québec — Toronto — Winnipeg
Régina — Edmonton — Vancouver

(Propriétés à vendre)

Pour vos IMPRESSIONS, consultez

THÉRIEN FRÈRES

LIMITÉE

IMPRIMEURS - LITHOGRAPHERS - GRAVEURS
PHOTOLITHO

494 OUEST, RUE LAGAUCHETIÈRE - MONTRÉAL

Harbour * 5288



Tél. : HA. 5544

Phaneuf & Messier

J.-A. MESSIER, O.D.

OPTOMÉTRISTE

Examen de la vue
Ajustement des verres de contact

1767, rue St-Denis

Montréal

GÂTEAUX

CINDERELLA

CORNETS

MAGIC

Favoris depuis quarante ans

O. GAUTHIER Limitée

MONTRÉAL

ÉPARGNEZ DE 50% À 75%

en faisant
ressemeler
vos pneus.

AUCUN PERMIS
REQUIS



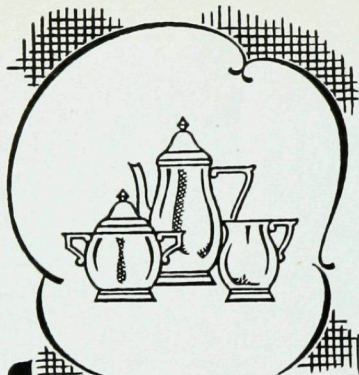
STADIUM TIRE
SERVICE

1871 DELORIMIER CH. 8966

ALF. TURCOTTE, Prop

PRODUITS
PHARMACEU-
TIQUES, SPÉ-
CIALISÉS.

LABORATOIRE
DESAUTELS
LIMITÉE
MONTRÉAL



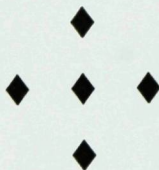
Dorure Argenture

Pour la réparation
de vos argenteries
consultez une mai-
son responsable.

32 années d'expérience.
Plaqueur durant 20 ans
pour la maison HENRY
BIRKS.

Appelez HA. 8775
967, St-Laurent
Montréal

J. Henri Achim



Une réponse idéale à la soif...



Le délicieux

Nectar

Mousseux

CHRISTIN

AUSSI

- Bière d'épinette • Cream Soda
- Orangeade • Dry Ginger Ale



Assurer l'avenir de
votre famille, c'est
bien. Penser aussi
au vôtre, c'est mieux.
D'où la nécessité de
notre police à
double protection.
Elle vous fait rentier
à vie. Si vous mou-
rez, nous payons une
annuité aux survi-
vants. Quel est votre
âge? Nos renseigne-
ments sont gratuits.

❁ CAISSE ❁
**NATIONALE
D'ÉCONOMIE**

41 ouest, rue Saint-Jacques
Montréal - HArbour 3291

LABORATOIRE DE BIOLOGIE CLINIQUE ET D'ANALYSES

ANALYSES CHIMIQUES ET EXAMENS MICROSCOPIQUES DES URINES



PHARMACIE
D'ORDONNANCES
PARVIVANCE

PRESCRIPTIONS



VACCINS • SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES • INSULINES

"La Pharmacie Par Excellence"

HARBOUR 9185

RUE SAINT-DENIS, 3450

PAUL LIPPENS

B.A., B.D., B.Ph.M., Ba.O., O.D.

OPTOMETRISTE

EXAMEN DE LA VUE • EXERCICES MUSCULAIRES DES YEUX • VERRES CORRECTEURS

A Notre Bar de Parfums et Cosmétiques

UNE PERSONNE EXPERIMENTÉE VOUS RENSEIGNERA SUR LES PRODUITS

DOROTHY GRAY • RICHARD HUDNUT • COTY
PEGGY SAGE • DERNY • HELENA RUBINSTEIN
HARRIET HUBBARD AYER • LUCIEN LELONG
OGILVIE SISTERS • SCHIAPARELLI • BOURJOIS
GUERLAIN • ROGER & GALLET • LENTHERIC
TANGEE • MOLINARD • MAX FACTOR • PIVER
MIREILLE • YARDLEY • DU BARRY • CHANEL

TÉLÉPHONE
HARBOUR 9185

MONTREAL

ADRESSE
RUE ST-DENIS, 3450